

# La chapelle des Martyrs à Vérolliez

Laurent AUBERSON, Georges DESCŒUDRES, Gabriele KECK, Werner STÖCKLI

- I. Les fouilles archéologiques dans la chapelle de Vérolliez, par Werner Stöckli
- II. Les sépultures, par Laurent Auberson
- III. Le mobilier archéologique, par Gabriele Keck
- IV. Interprétation archéologique et historique, par Georges Descœudres
- V. Annexes
  - Repères chronologiques et pièces justificatives,  
par le chanoine Jean-Marie Theurillat
  - Catalogue du mobilier archéologique, par Gabriele Keck,  
avec la collaboration de Patrick Elsig (numismatique)

Bibliographie

# Les fouilles archéologiques dans la chapelle de Vérollez

Werner STÖCKLI

## *Avant-propos*

Au sud de la cité de Saint-Maurice d'Agaune, au pied d'une falaise déserte, s'étend une zone verdoyante, la plaine de Vérollez<sup>1</sup>, où se trouve la *chapelle des Martyrs*, construite au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (fig. 1). La tradition locale situe dans cette plaine le martyre de saint Maurice et de ses compagnons, légionnaires chrétiens à la solde de la Rome encore païenne, exécutés vers 300 pour refus d'obéissance aux ordres de l'empereur Maximien.

En 1982, l'état de la chapelle, jugé proche de la décrépitude, incita son propriétaire, l'Abbaye de Saint-Maurice, à entreprendre sa restauration. Cette



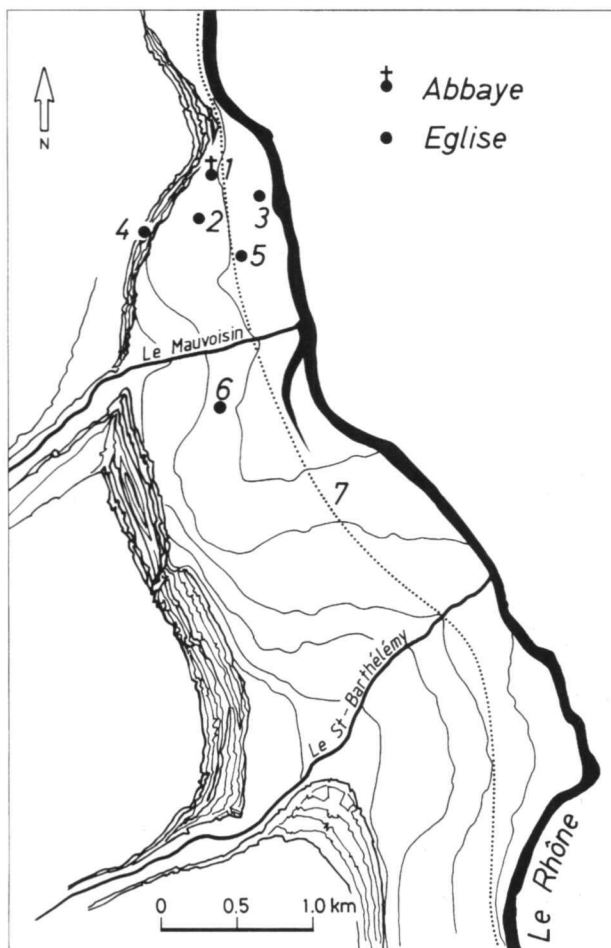
Fig. 1 Le site de Vérollez après la restauration de la chapelle. (Photo J.-M. Biner)

<sup>1</sup> Sur la carte nationale de la Suisse, 1:25 000, feuille 1304, Val d'Illeiez, coord. 566.400/117.180, altitude 427 m, le site figure sous l'appellation *Vérolleiez*.

entreprise fut aussi l'occasion de procéder à des fouilles archéologiques dans le sol de la chapelle et à ses alentours<sup>2</sup>.

### *Situation topographique (fig. 2)*

La plaine de Vérollez est encadrée de deux cônes de déjection formés par le cours divaguant de torrents affluents du Rhône, le Mauvoisin au nord et le



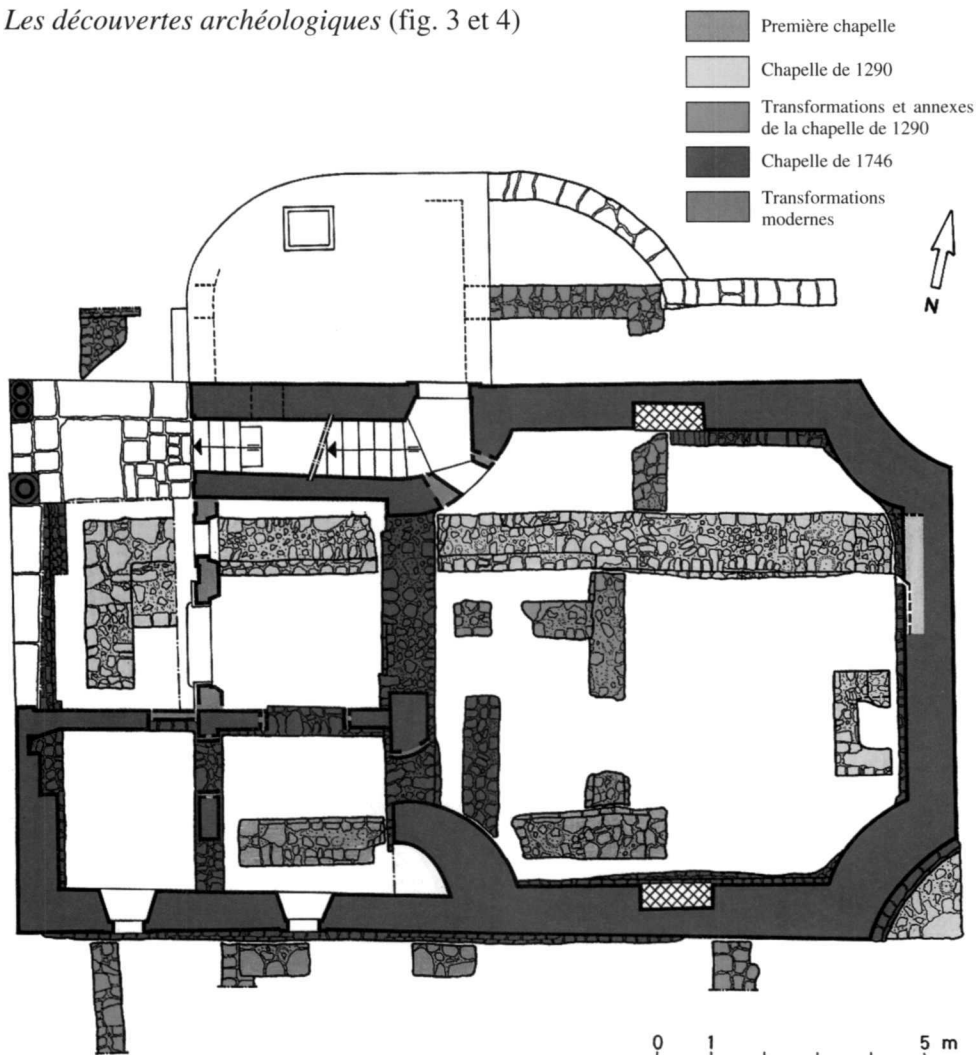
*Fig. 2 Plan topographique  
(Dessin Franz Wadsack)*

1. Abbaye de St-Maurice
2. Eglise paroissiale St-Jean l'Evangéliste (St-Jean et St-Sigismond)
3. Notre-Dame-sous-le-Bourg
4. Notre-Dame-du-Scex
5. Hospice St-Jacques
6. Chapelle des Martyrs à Vérollez
7. Route médiévale

<sup>2</sup> L'Abbaye de Saint-Maurice mandata M. Jean-Michel Rouiller, architecte à Saint-Maurice, pour l'étude du projet, la planification et la direction des travaux. La fouille archéologique a été réalisée par l'Atelier d'archéologie médiévale à Moudon (VD). Direction scientifique: Werner Stöckli; direction technique du chantier: Xavier Münger, aidé de Włodzimierz Drabikowski. Photographies de Daniel et Suzanne Fibbi-Aeppli, Grandson (VD). Expert de la Confédération: M. le professeur Hans Rudolf Sennhauser, Zurich/Zürzach.

Saint-Barthélemy au sud. L'endroit était autrefois arrosé par ces ruisseaux et par le Rhône, dont le lit a été repoussé vers l'est en 563, lors du spectaculaire éboulement du Tauredunum<sup>3</sup>. La chapelle, construite entre les deux torrents, se trouvait de ce fait constamment menacée par les inondations. Elle se situe à 1500 m au sud de la basilique des Martyrs; les axes des différents édifices découverts sont normalement orientés.

*Les découvertes archéologiques (fig. 3 et 4)*



(Dessin Franz Wadsack)

<sup>3</sup> J. FAVROD, *La Chronique de Marius d'Avenches. Texte, traduction et commentaire*, Lausanne, 1991, p.78-81 (*Cahiers lausannois d'histoire médiévale*, 4).





*Fig. 4* Vue générale de la fouille dans le sanctuaire, vers l'est, après dégagement des sols successifs. (Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)

## 1. La première chapelle

### Description générale

Sous le sol de la deuxième chapelle, deux fragments d'un mur ont été dégagés (fig. 5). Leur largeur atteint 0.80 m et la distance entre leurs points extrêmes 8 m. Ils se situent à 0.40 m au nord du mur sud de la chapelle actuelle et parallèlement à celui-ci. Des deux fragments, trois assises de pierres sont conservées. La première, posée sans mortier, est en saillie de 5 cm, du côté nord. Le mur est construit en galets formant des assises irrégulières et liés par un mortier gris clair, assez dur, contenant du gravier. La semelle de ce mur se trouve au niveau -1.59 m à son extrémité ouest et à -1.98 m à l'est; elle suit donc la pente naturelle du terrain.

A l'est et au nord du fragment de maçonnerie se trouvait un amas de pier-  
raille et de terre, contenant des fragments d'un mortier identique à celui décrit ci-  
dessus. Après l'enlèvement de ce matériel jusqu'à la terre vierge, un talus très rai-  
de d'une hauteur d'environ 1 m est apparu à l'extrémité est du fragment de mur. A  
0.50 m à l'est du mur, la terre vierge se situe à -3.05 m. Ce talus existait avant la  
construction de la deuxième église, car la semelle de fondation le respecte. Mis à  
part les matériaux de construction, aucune trouvaille ne peut être associée avec  
certitude à ce premier édifice. Seuls la tombe 4 et un chapiteau en stuc peuvent s'y  
référer, mais on ne peut l'affirmer<sup>4</sup>.

Au vu de la situation topographique et en raison du matériel déposé du côté  
est au nord du mur découvert, nous pouvons penser que ce mur faisait partie d'un  
édifice détruit par une crue d'un des deux torrents, le Saint-Barthélemy ou le  
Mauvoisin. Les décombres de l'édifice, mêlés aux alluvions de la rivière, ont été  
déposés à côté. Le mur découvert était donc le mur sud d'un édifice antérieur à la  
deuxième chapelle.

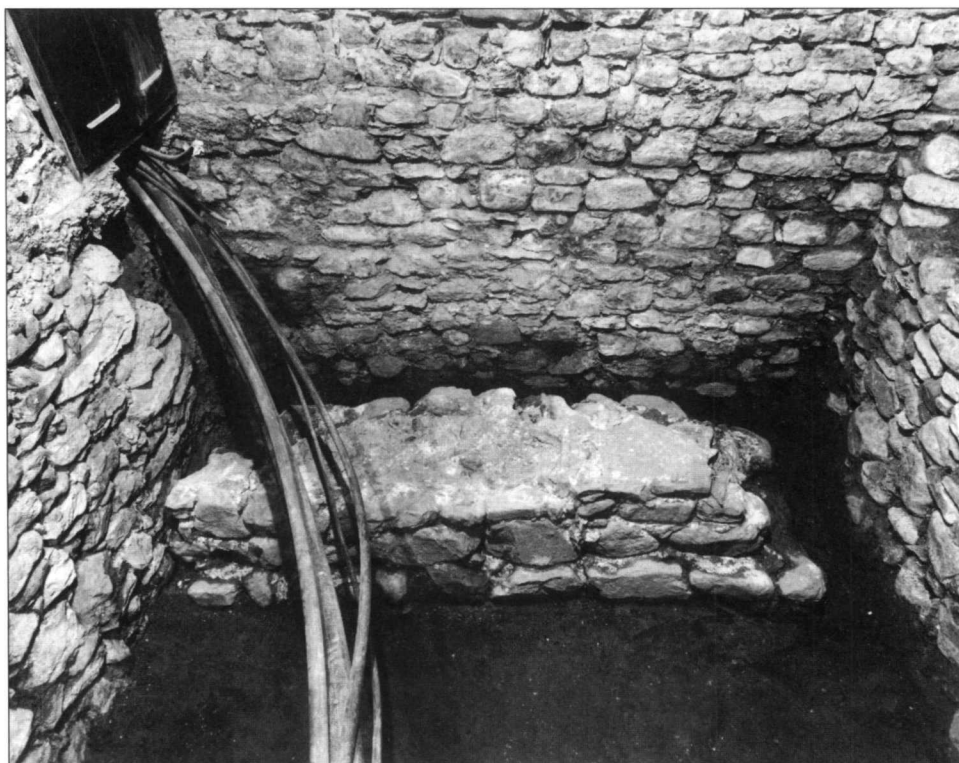


Fig. 5 Fragment de mur de la première chapelle, à l'ouest. (Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)

<sup>4</sup> Voir plus bas les chapitres sur les sépultures et sur le mobilier.

Cette première construction, de même orientation que celles qui lui ont succédé, peut, notamment en raison de cette constance d'orientation sur le site, être interprétée comme la chapelle primitive, ou du moins la plus ancienne chapelle dont des vestiges nous soient conservés. Les méthodes archéologiques ne permettent malheureusement pas d'être plus explicite sur les origines de la chapelle des Martyrs de Vérollez.

Les documents d'archives, en l'espèce l'acte de consécration de la chapelle gothique (soit la deuxième chapelle) en date du 8 septembre 1290, permettent d'affirmer l'existence d'une chapelle antérieure, «...capellam in prato Viroleto... de novo fundatam et constructam esse»<sup>5</sup>.

## Datation

Aucun indice archéologique ne nous permet de préciser la date de construction de la première chapelle. L'aspect de la maçonnerie, par analogie avec les basiliques de Saint-Maurice, suggère une datation entre l'époque carolingienne et le XI<sup>e</sup> siècle.

Les témoignages historiques n'offrent guère plus de précision, et cela d'autant que nous devons nous fonder sur des chroniques qui ne nous sont pas parvenues dans leur état original, mais dans des transcriptions du XVII<sup>e</sup> siècle. D'après l'une de ces sources, la chronique de Quartéry, une chapelle aurait été restaurée une première fois aux alentours de 1100, ce qui signifie un édifice déjà ancien<sup>6</sup>. Le *Liber Actorum Monasterii Acaunensium*, également une compilation tardive, nous a transmis un document faisant état de la même restauration, en la datant de 1062. Mais M. Zufferey a judicieusement relevé que la justification de cette date avancée par le compilateur nous échappe complètement<sup>7</sup>, raison pour laquelle la chronologie doit être considérée avec la plus grande réserve.

## 2. La chapelle de 1290

### Description générale

Malgré les ravages subis par l'ancienne chapelle des Martyrs, l'abbaye de Saint-Maurice a fait construire une nouvelle chapelle au même endroit, auquel elle manifeste ainsi un profond attachement. Conscients des menaces des rivières, les bâtisseurs ont pris leurs précautions en donnant des fondations massives à l'ouvrage, qui a ainsi pu résister à toutes les inondations.

<sup>5</sup> Voir ci-dessous, la pièce justificative n° 1.

<sup>6</sup> La restauration a eu lieu sous l'impulsion du prévôt Guido, mais le document n'est pas daté. Guido est cité par ailleurs en 1108, ce qui constitue notre jalon chronologique. Voir THEURILLAT, «La chapelle des Martyrs», p. 231.

<sup>7</sup> ZUFFEREY, *Die Abtei Saint-Maurice*, p. 143-144.

Les fondations du mur oriental descendent 2.70 m plus bas que le sol du XIII<sup>e</sup> siècle et 3.90 m plus bas que le sol actuel. La maçonnerie est conservée sur une hauteur de 3.50 m, soit environ 18 assises de moellons de calcaire équarris au marteau (fig. 6). Ces éléments sont liés avec un mortier de teinte gris foncé, relativement dur et très poreux, fait de sable moyen et de chaux bien dissoute dans la masse.

De cette deuxième chapelle sont conservés le mur nord, avec l'angle sud-ouest, renforcé probablement déjà au cours de ce chantier, l'intérieur de l'angle nord-est, ainsi que l'angle sud-est extérieur. Le plan peut donc être facilement reconstitué d'un édifice rectangulaire à nef allongée et chœur carré, la limite entre les deux espaces n'étant pas marquée à l'extérieur, mais seulement à l'intérieur par un ressaut de 30 cm dans le parement du mur. Cette observation n'a cependant été faite qu'au nord; pour le mur sud, qui se confond avec celui de la construction actuelle, nous reconstituons le décrochement par analogie. Les dimensions intérieures du chœur atteignent 5.70 x 5.70 m, celles de la nef 6.20 x 8.70 m. L'épaisseur des murs du chœur est de 1.10 m, alors qu'elle n'atteint que 0.80 m dans la nef.



Fig. 6 *La maçonnerie gothique: parement intérieur du mur nord de la chapelle, dans le sanctuaire. (Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)*

Sur la base de ces données archéologiques, nous proposons la reconstitution en élévation suivante. Le *chœur*, vu l'épaisseur de ses murs, était couvert d'une voûte en berceau (plein cintre ou brisé). La *nef* était une salle allongée, probablement couverte d'un plafond plat; elle accusait une surface de 54 m<sup>2</sup> et pouvait ainsi recevoir environ 180 fidèles. Pour la maçonnerie renforçant l'intérieur de l'angle nord-ouest, il ne nous paraît pas nécessaire de la mettre en relation avec un aménagement architectural particulier en élévation.

### L'autel du chœur

Dans le chœur se trouve un autel au plan en forme de U ouvert du côté oriental. Ses dimensions hors œuvre sont de 2.00 sur 1.00 m, l'épaisseur des murs est de 0.45 m; la maçonnerie est conservée sur une hauteur de 1.00 m. A l'arrière, l'autel laisse un très étroit passage (30 cm) contre le mur du chevet. La base de l'autel, posée sur un *suppedaneum* de même largeur et de 0.85 m de profondeur, est enduite d'un crépi jaunâtre. La table pourrait avoir été celle de l'autel actuel. L'autel se situe presque exactement sur l'axe longitudinal de la chapelle. Il a été surélevé suite à la pose du deuxième sol. Le vide entre les deux murs latéraux a été comblé par une voûte en plein cintre.

Les sols (fig. 7 et 8)

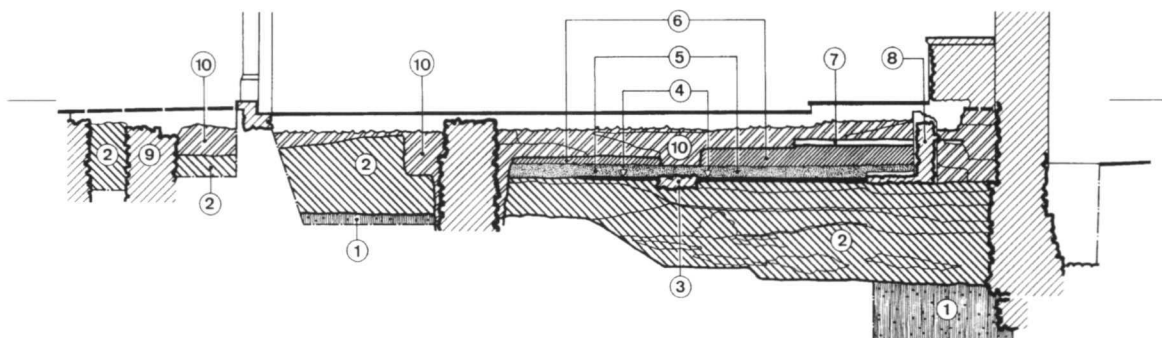


Fig.7 Stratigraphie longitudinale (ouest-est), vue vers le nord. Echelle 1:150.  
(Dessin Franz Wadsack)

1. Terrain naturel
2. Remblais, couches de démolition
3. Fondation de chancel gothique
4. Sol primitif de la chapelle gothique
- 5-7. Hérisson, remblai et revêtement du second sol dans la chapelle gothique
8. Autel gothique
9. Mur ouest de la chapelle gothique
10. Remblais du chantier baroque



Fig. 8 *Vue générale de la fouille dans le sanctuaire, vers l'est. Dernier sol de la chapelle gothique. (Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)*

Dans le chœur deux sols étaient conservés, le premier au niveau -1.40 m, le deuxième au niveau -0.75 m. Le premier sol respecte le *suppedaneum* de l'autel, tandis que le second le recouvre. De ce fait nous considérons le premier comme le sol primitif de la chapelle gothique. Il est constitué d'un mortier grisâtre, posé sur un hérisson plutôt mal façonné. Le deuxième sol est fondé sur un puissant soubassement dont la première couche est un hérisson de pierres d'une épaisseur de 20 à 30 cm. Le revêtement, une chape de mortier au tuileau sur lit de galets renferme une dalle en marbre sans décor ni inscription, mesurant 65 x 65 x 5 cm, située sur l'axe longitudinal, à 1.00 m à l'ouest de l'autel, soit au centre du chœur. L'épaisseur du remblai sous-jacent et le recours à un mortier au tuileau peuvent s'expliquer par des problèmes récurrents d'humidité ou la crainte des inondations. Le sol fini, dans ce second état, n'était conservé que dans le chœur; dans la nef, l'épaisseur conservée du remblai de mise en place du sol montre clairement que la nef et le chœur étaient séparés par une marche haute d'environ 14 cm. Le rehaussement

du sol est intervenu vers le début du XVII<sup>e</sup> siècle: un *terminus post quem* en 1619 est en effet donné par quatre monnaies trouvées entre les deux niveaux de sol<sup>8</sup>.

### Les aménagements intérieurs

A la limite occidentale du chœur, là où se trouve normalement l'arc triomphal, des fondations ont été dégagées, dont la largeur atteint 0.70 m. Au sud, elles reposent sur le mur sud de la première chapelle. La maçonnerie irrégulière, liée par un mortier blanc, se distingue de celle de la chapelle; de surcroît, elle bute contre le crépi du mur nord du chœur. Sur l'axe du chœur, un passage d'une largeur de 1.40 m a été ménagé.

Ces fondations correspondent sans doute à un aménagement secondaire, qui perturbe le premier sol mais est antérieur au second, dont l'empierrement le recouvre. Par leurs dimensions, les fondations ont pu servir de soubassement à un chancel, plutôt qu'à une fermeture de chœur monumentale munie d'une porte axiale.

Au nord du chœur, contre le chancel, deux fondations, larges de 70 cm, sont disposées parallèlement à la façade. Elles semblent, d'après leurs dimensions et leur écartement, avoir servi de support au baldaquin qui a été déplacé au sud. Cette interprétation, et notamment les raisons qui incitent à y voir un aménagement plus ancien que le XVII<sup>e</sup> siècle – âge du baldaquin actuel – est présentée en détail dans la contribution de Georges Descœudres.

Dans l'angle nord-est de la nef une pièce de bois, mesurant 1.00 x 0.25 x 0.30 m, a été découverte le long du mur nord. Il peut s'agir d'un banc, lié au deuxième sol de la chapelle gothique et utilisé jusqu'à sa démolition vers 1739.

### Une annexe au nord

Contre le parement extérieur du mur nord est appuyé un mur perpendiculaire qui, avec deux autres maçonneries, permet de reconstituer un local mesurant 9.30 x 3.70 m à l'intérieur. Cette annexe était accessible par une porte percée dans le mur ouest, au ras de la façade nord. Aucune porte de communication entre l'annexe et l'église n'a jamais existé. La salle était séparée en deux parties de longueur égale par un galandage; une battue en mortier sur le mur sud a servi d'appui à une porte traversant cette cloison.

L'annexe était donc séparée de l'église, ce qui n'aurait pas été le cas pour une sacristie. La fonction de cette annexe était peut-être la même que l'affectation primitive présumée du narthex de la chapelle actuelle, à savoir une «construction à

<sup>8</sup> Voir dans l'inventaire du mobilier, n° 9.9.



l'intention des malades venant de toutes parts demander leur guérison par l'intercession des saints Martyrs»<sup>9</sup>, ce que l'on peut appeler une infirmerie.

### Aménagement extérieur (mur de clôture et construction annexe?)

Dans la prolongation du mur occidental de la chapelle, sur le côté sud, un mur d'une largeur de 0.50 m a été dégagé sur une longueur de 6.00 m. Sa faible épaisseur révèle le caractère d'un mur de clôture. Plus à l'est, deux segments de mur ont également été recoupés par la fondation baroque. Leur épaisseur atteint respectivement 0.60 et 0.70 m. Dans la limite du territoire fouillé, il ne nous est pas possible de proposer une explication de leur fonction ni une reconstitution du plan qu'ils formaient.

### Datation

La deuxième chapelle est assurément celle dont nous connaissons encore le texte de la consécration, prononcée le 8 septembre 1290<sup>10</sup>. Le chancel et l'annexe nord constituent des aménagements ultérieurs, mais aucun indice objectif ne permet d'avancer une date précise. Le caractère des maçonneries de l'annexe nord est cependant proche de celui observé sur la chapelle elle-même, notamment par une disposition des assises plus régulières que dans la construction baroque et la disposition en boutisses des pierres de parement. Sur la base de cette observation, une datation très sommaire au XIV<sup>e</sup> siècle peut être proposée.

### La porte de 1662 (fig. 9)

La porte principale de la chapelle actuelle présente un encadrement de blocs de marbre de Saint-Triphon, couvert d'un arc en plein cintre. La clef de l'arc est millésimée 1662. La porte, réutilisée dans la construction baroque, a donc été aménagée pour la chapelle gothique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle a été déplacée vers l'ouest, puis rétablie à son emplacement de 1746 – entre la chapelle proprement dite et le narthex – lors de la dernière restauration.

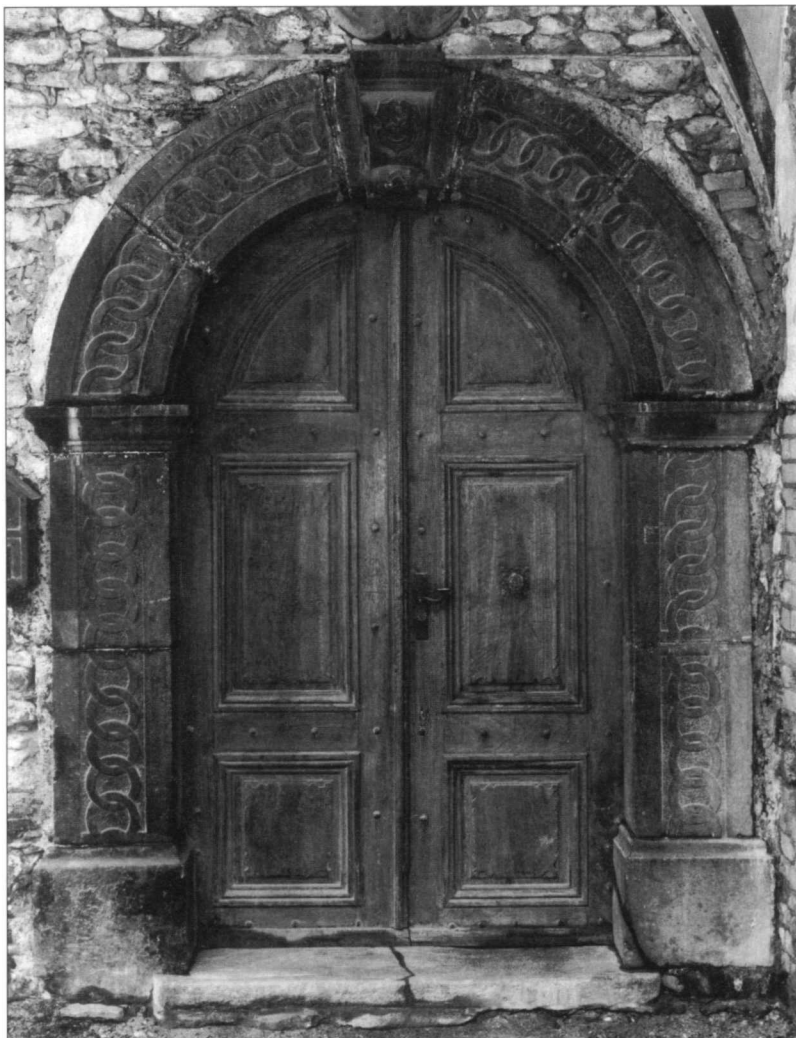
## 3. La chapelle de 1746

La chapelle de 1290 a été démolie et l'on a laissé les débris sur place, y compris ceux des enduits peints. Les fondations des anciens murs sud et est ont été réutilisées. Le gros œuvre de la chapelle actuelle et sa charpente sont le produit de ce chantier du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (1739-1746).

<sup>9</sup> Selon le texte de la consécration de 1746: «cum aediculo in parte anteriori pro aegrotiis illuc undique confluentibus sanitatem SS. nostrorum Agaunensium intercessione recuperaturis curaverimus». Édité par THEURILLAT, «La chapelle des Martyrs», p. 232-233.

<sup>10</sup> Voir ci-dessous la pièce justificative n° 4.





*Fig. 9 La porte de 1662, réutilisée dans la chapelle baroque.  
(Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)*

La principale différence par rapport à la disposition actuelle est la division du narthex en deux travées. La porte d'entrée, datée de 1662, se trouvait alors dans le mur occidental du sanctuaire. Elle était flanquée de part et d'autre de petites fenêtres à encadrement en pierre de Saint-Triphon; la fenêtre sud a été ultérieurement transformée en porte, puis rétablie lors de la dernière restauration.

La chapelle se compose donc d'un sanctuaire, d'un narthex et d'une annexe. Le sanctuaire mesure 8.90 m de long et 8.40 m de large, il est couvert d'une voûte en stuc à huit arêtes, dont le sommet se situe à 9.20 m du sol. Les quatre

angles sont arrondis, formant en plan des quarts de cercle, convexes à l'intérieur du sanctuaire, avec un rayon de 2.70 m. À l'intérieur de la chapelle, toutes les ouvertures, y compris les deux niches sur l'axe transversal, sont originales, sauf celles du côté ouest. De même, les moulures se trouvent dans leur état primitif.

La sacristie actuelle, au sud-ouest du bâtiment, mesure à l'intérieur 6.20 x 3.00 m. Elle était séparée en deux parties égales par un mur. L'accès se faisait au nord par une porte percée au ras de cette cloison, dans le local ouest. Les locaux comprenaient chacun une fenêtre dans le mur sud et la pièce ouest une cheminée dans l'angle nord-ouest. Leur fonction primitive n'est pas sûre: peut-être ces deux pièces ont-elles été la cuisine (on sait du moins qu'une cuisine a existé dans la construction précédente) et surtout l'infirmerie, désignée comme «petite construction à l'intention des malades» dans l'acte de fondation.

Le narthex, mesurant 6.10 x 7.00 m, est ouvert du côté ouest et sur la moitié occidentale du côté nord. Il comprend deux travées, momentanément séparées par une transformation du XIX<sup>e</sup> siècle. L'angle nord-ouest est supporté par une double colonne et une colonne simple se trouve à 1.80 m de cet angle sous la façade occidentale. Les murs de la travée orientale du narthex étaient gravés d'une centaine d'inscriptions (ex-voto) portant des dates entre 1793 et 1895 (fig. 10).



Fig. 10 *Inscriptions votives gravées sur le mur nord du narthex. (Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)*

Dans l'angle nord-est un escalier est aménagé pour donner accès à un local mesurant 6.70 x 8.85 m, qui a pu servir de dortoir. Cette pièce était ajourée par deux fenêtres sur le côté ouest (une troisième donnait sur la cage d'escalier), et deux du côté sud.

L'autel dans le sanctuaire est un cube de maçonnerie, appuyé contre le mur oriental et mesurant en plan 2.00 x 1.10 m. La *mensa* est faite d'une dalle de pierre dure épaisse de 13 cm, profilée en gorge sur les trois faces visibles; elle se trouve à 1.10 m du sol. L'autel était encore entouré du sol d'origine, fait de carreaux de terre cuite mesurant 19 x 35 x 3.5 cm, posés en diagonale<sup>11</sup>.

Dans l'angle sud-ouest du sanctuaire se trouve un baldaquin monumental de style classique (fig. 11) abritant derrière son tympan la «Pierre des Martyrs» soit une épaisse dalle de pierre, informe, mesurant environ 1.20 x 0.70 m et dont la surface est lissée par l'érosion glaciaire. Ce baldaquin en marbre noir est composé de deux colonnes reposant sur de hautes bases carrées et couronnées de chapiteaux



Fig. 11 Le baldaquin soutenant la pierre des Martyrs. (Photo J.-M. Biner)

<sup>11</sup> Voir dans l'étude du mobilier archéologique la notice consacrée au sol de la chapelle baroque.

ioniques. Les colonnes soutiennent une architrave, une frise et un fronton brisé. La hauteur du monument atteint 3.80 m, la largeur du fronton 2.55 m. La frise porte un millésime «1744» qui nous situe certes dans le contexte du chantier baroque, mais ne constitue cependant pas, à notre avis, la date de construction du baldaquin. En effet, une inscription gravée sur la partie sud du fronton est partiellement masquée par la maçonnerie du mur<sup>12</sup>, ce qui prouve que l'installation était prévue pour un autre emplacement. A cela s'ajoutent des observations faites sur la structure du grillage, permettant d'émettre l'hypothèse d'un aménagement primitivement situé dans l'angle nord-est de la nef dans son état antérieur<sup>13</sup>. Le monument n'aurait donc été que déplacé lors du chantier baroque, et le millésime de la frise rappelle ce transfert. Par son style classique sévère, le baldaquin paraît remonter au XVII<sup>e</sup> siècle. Il pourrait bien s'agir du produit d'un don offert par le chanoine Jean-Jodoc de Quartéry: 1000 florins pour l'ornementation de la pierre «in marmore et ferro, ut hodie extat»<sup>14</sup>, sous laquelle prient les malades.

Une fenêtre spécialement aménagée, avec linteau intérieur surélevé, offrait la vue sur la «pierre des Martyrs» depuis l'infirmerie; elle a été ultérieurement transformée en porte.

La fenêtre centrale de l'étage, dans la façade ouest, éclairait le dortoir et les combles. Cette belle charpente a été montée d'un seul jet, comme le prouve la numérotation des quatre travées de l'ouest vers l'est: I - IIII. Elle se termine en croupe à l'ouest et sur trois pans à l'est. La toiture en tuiles plates est coiffée d'un clocheton au centre et d'épis de faîte aux deux extrémités. Sur une cheville de la charpente est inscrite la date «1744».

Consacrée le 9 mai 1746, la chapelle reçoit peu après — en 1747 — son décor d'autel, réalisé par le sculpteur Jean Bozzo (ou Botz) (fig. 12).

#### 4. Les transformations du XIX<sup>e</sup> siècle

Une première transformation a vu l'agrandissement du sanctuaire par l'incorporation dans son volume de la deuxième travée du narthex. Par cette opération, la façade a été déplacée de 4 m vers l'ouest, et avec elle la porte de 1662. Cette opération n'a pas été effectuée avec le plus grand soin, puisque les blocs du piédroit méridional ont été intervertis. Un arc — asymétrique par rapport à l'axe de l'église et large de 3,35 m — a été percé dans l'ancienne façade. Une porte a également été aménagée entre le sanctuaire et la cage d'escalier.

L'infirmerie ou cuisine a été transformée en sacristie. Pour ce faire, l'ancienne porte a été condamnée et une nouvelle créée dans le mur nord, donnant sur le

<sup>12</sup> Elle a néanmoins été reconstituée par le chanoine Theurillat:

[AD THEBAEORVM] MARTYRV  
[MAVRICII ET SOC] IORVM EI [VS] GL [ORI] AM.

<sup>13</sup> Voir plus bas la synthèse de Georges Descœudres.

<sup>14</sup> Référence inédite aimablement transmise par M. le chanoine Theurillat. Sur l'œuvre de Quartéry, voir ZUFFEREY, *Die Abtei Saint-Maurice*, p. 17-18.



*Fig. 12 Vue de l'autel baroque après restauration. (Photo J.-M. Biner)*

narthex intérieur de la chapelle. L'ancienne fenêtre à l'est a été transformée en porte, et une deuxième porte a été percée dans le mur de séparation, cette fois-ci du côté nord.

Deux petites fondations appuyées contre la façade sud ont pu servir à un aménagement extérieur (portique ?) mais sans accès direct à l'intérieur.

Par la création de la grande ouverture en plein cintre, d'une largeur de 3,30 m, entre le sanctuaire et le dortoir à l'étage, ce dernier a été transformé en galerie.

Ces transformations du XIX<sup>e</sup> siècle, sans doute réalisées dans le contexte de l'installation de l'orphelinat, dès 1856, par la Congrégation des Sœurs de Saint-Maurice, n'ont guère ajouté à l'esthétique de l'édifice.

## 5. Les travaux de 1911/12 sous le prieur Pierre Bourban

Le prieur Pierre Bourban a recréé un dortoir au deuxième étage, au-dessus de la galerie. Pour ce faire, il a dû entailler la belle charpente de 1744. Il a créé l'éclairage nécessaire par le percement de deux fenêtres dans les façades ouest et sud et d'une fenêtre dans la façade nord. La création d'un WC au premier étage a eu pour conséquence l'ouverture d'une petite fenêtre et l'incorporation de l'écoulement dans la façade nord. Dans la sacristie, la cheminée a été transformée en armoire. La cave à charbon, dont le plan semi-ovoïdal est greffé sur la façade nord de la chapelle, sort légèrement de terre, formant ainsi un podium pour un autel placé en plein air, à l'intention des pèlerins.

## Les sépultures

Laurent AUBERSON

### *Disposition générale (fig. 13)*

Des seize tombes qui ont été recensées au cours de la fouille, quinze sont situées dans la partie occidentale de la chapelle; en d'autres termes, aucune n'a été déposée dans le chœur, ce qui est tout à fait conforme aux usages médiévaux et modernes. La tombe 16, creusée à l'extérieur de la chapelle du XIII<sup>e</sup> siècle, constitue une exception et sera traitée séparément.

Les relations que les sépultures entretiennent entre elles et surtout avec les maçonneries permettent quelques regroupements chronologiques restant dans des fourchettes assez larges et pas toujours exempts d'incertitudes.

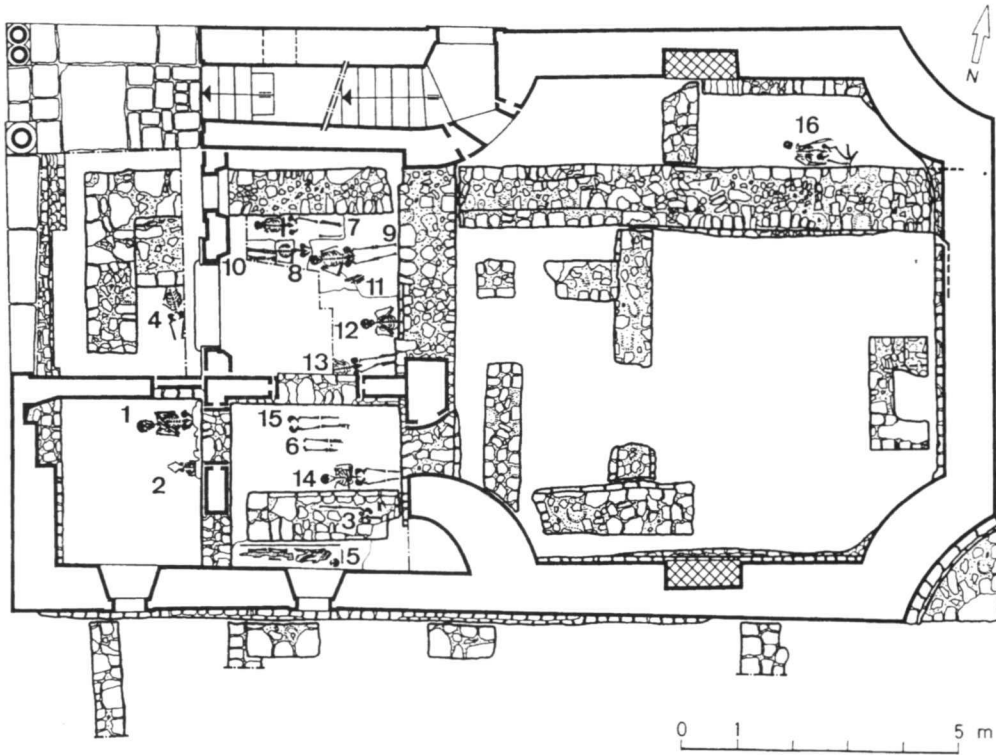


Fig. 13 Plan schématique des tombes. (Dessin Franz Wadsack)

## I. Avant la chapelle de 1290

Une seule tombe nous paraît pouvoir être antérieure à la chapelle gothique, la tombe 4, encore que l'on ne puisse absolument exclure une implantation ultérieure. Les raisons de cette attribution chronologique sont les suivantes.

La tombe est recoupée, au niveau de la tête, par le renforcement de l'angle intérieur nord-ouest de la chapelle gothique. Rien ne permet malheureusement d'affirmer que ce renforcement est exactement contemporain de la chapelle et cette incertitude se reporte sur la chronologie de la tombe. Néanmoins, d'autres raisons nous font penser que la sépulture est antérieure à 1290. Il s'agit d'abord de son orientation nord-sud, unique sur le site, orientation que ne peut avoir nécessité aucun élément architectural gothique. Elle doit donc plutôt se référer à une autre logique d'organisation funéraire. Ensuite, sa profondeur d'implantation est légèrement moindre que celle de la plupart des tombes assurément creusées dans la chapelle de 1290. Ce dernier argument ne suffirait pas à lui tout seul, mais il doit aussi être pris en compte. Il y avait en effet de bonnes raisons (hygiéniques) d'enfouir plus profondément les sépultures intérieures. Enfin, l'orientation dévie légèrement vers le nord-ouest, ce qui pourrait être un signe que la tombe n'a pas été strictement alignée sur un mur proche.

Le corps – d'un adulte – était étendu sur le dos, les avant-bras ramenés sur le bas-ventre. Cette position se rencontre déjà au haut Moyen Age, mais également plus tard, ce qui interdit d'en faire un critère sûr de datation. Aucune offrande funéraire ou élément de costume ne permet ici de préciser la datation. La présence de déchets de bois laisse penser à l'existence d'un cercueil, mais cela ne constitue pas un indice chronologique. Bien que la présence d'un sanctuaire du haut Moyen Age ou carolingien puisse être supputée des découvertes architecturales et d'une mention textuelle, nous sommes plutôt enclins à situer cette sépulture entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, en raison de l'absence de caractères manifestes propres au haut Moyen Age (notamment un tombeau construit en maçonnerie ou dalles, ou la présence d'objets: habillement, offrande funéraire).

## II. Les sépultures installées dans la chapelle gothique

Il s'agit, comme nous l'avons dit, de la presque totalité des tombes, soit quatorze individus. La chronologie relative peut être établie comme suit:

- tombes assurément postérieures à 1290: 3, 7
- tombes assurément antérieures à la chapelle de 1746: 1, 2, 3, 5, 9, 11, 12, 13, 14
- tombes assurément antérieures à la transformation du XIX<sup>e</sup> siècle: 8, 10
- chronologie incertaine: 6, 15

Au vu de cette répartition, les tombes 6, 7, 8, 10 et 15 pourraient théoriquement être postérieures à 1746. Nous ne pouvons pas l'exclure formellement, mais il nous semble plutôt que nous sommes en présence d'un groupe homogène, et cela d'autant plus que toutes ces tombes se situent à l'extérieur de la chapelle de 1746.



Et à l'époque baroque, on ne construit plus de portiques funéraires comme on en faisait au haut Moyen Age.

Théoriquement, on pourrait aussi penser que certaines de ces tombes sont antérieures au XIII<sup>e</sup> siècle, mais nous manquons d'indices sûrs attestant la présence de tombes du haut Moyen Age. Cette possibilité ne saurait être exclue, mais elle reste théorique.

Nous partirons donc de l'hypothèse que notre échantillon funéraire se situe entre 1290 et 1746, dates qui pourront encore être précisées pour quelques individus, comme nous le verrons. Il est possible que la construction de la chapelle baroque ait été assortie de dispositions concernant les sépultures, mais nous n'en avons pas trouvé trace dans les textes. Que l'interdiction ait été codifiée ou non, et peu importe sous quelle forme, elle se situerait dans un contexte – le XVIII<sup>e</sup> siècle – de plus en plus défavorable aux inhumations dans les églises.

Les tombes sont toutes situées dans la partie occidentale – la nef – de la chapelle de 1290. Toutes sont orientées vers l'est (le sanctuaire), à l'exception des trois tombes 2, 3 et 5. Il n'est pas possible de dire si cette inversion est le signe d'une volonté particulière ou si elle est fortuite (ce qui pourrait être le cas de la tombe 5, dans un cercueil que l'on aurait involontairement retourné).

Pour les cas où l'état de conservation permet l'observation, la position des avant-bras des défunts présente essentiellement deux variantes: soit ils sont ramenés sur le ventre, les coudes étant à angle droit (tombes 7, 8, 9, 14), soit les mains sont jointes en prière sur la poitrine (tombes 1, 2, 5, 11 et 12); dans un seul cas (tombe 13), on trouve les avant-bras sur le bassin. Il ne semble pas que l'on puisse déceler une évolution chronologique de l'une vers l'autre forme d'inhumation; du moins l'échantillon conservé ne nous le permet-il pas. Toutes ces positions sont très courantes dès le Moyen Age tardif et bien attestées sur d'autres sites funéraires. Remarquons que les mains jointes (que ce soit sur la poitrine ou le bassin) sont parfois associées à la présence d'un chapelet (tombes 1, 5 et 13), alors qu'on ne trouve pas ces objets sur des corps qui présentaient assurément les bras sur le ventre (c'est-à-dire où les mains n'étaient pas jointes).

Le mobilier funéraire n'est pas abondant, mais bien spécifique et précieux pour la chronologie, puisqu'il nous permet de cerner de plus près la fourchette donnée par la relation aux structures architecturales. Comme le montre l'inventaire du mobilier archéologique<sup>15</sup>, aucun objet découvert dans une tombe n'est antérieur au Moyen Age tardif. Une datation au XVII<sup>e</sup> siècle au plus tôt est assurée pour la tombe 5 (dès 1610, en raison d'une effigie de saint Charles Borromée). La tombe 9 contenait une monnaie d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, ce qui nous donne un *terminus post quem* en 1553. Cette tombe n'est pas la plus ancienne dans la chapelle, puisqu'elle recoupe la sépulture 8. Les tombes 1 et 13 contenaient également un chapelet, *in situ*, que l'on peut dater du XVII<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>15</sup> Ci-dessous, le chapitre de Gabriele Keck.

Le tableau ci-dessous récapitule l'association des coutumes funéraires avec l'occurrence de mobilier:

<i>Numéro Objets</i>	<i>Forme</i>	<i>Position des avant-bras</i>
Tombe 1 Chapelet, agrafe de vêtement	Pleine terre	Sur la poitrine
Tombe 5 Chapelet	Cercueil	Sur la poitrine
Tombe 9 Monnaie	Pleine terre	Sur le bassin
Tombe 13 Chapelet	Pleine terre	Sur le bassin

Ces observations permettent de préciser la chronologie en situant une partie au moins des tombes dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, soit dans le contexte de la Contre-Réforme. En l'occurrence, ce contexte a pu être favorable non seulement à la réapparition de la coutume des dépôts funéraires, mais aussi à l'attrait d'une chapelle de pèlerinage comme lieu d'inhumation et conséquemment à l'autorisation juridique qui permettait d'y donner suite.

Cette chronologie est confirmée par une observation stratigraphique. Il s'avère en effet que le sol de la chapelle gothique a été sensiblement rehaussé dans une phase ultérieure qu'il n'est pas possible de dater précisément, mais qui pourrait se référer à des travaux de restauration mentionnés en 1607. Or, le premier sol aurait été situé une vingtaine de centimètres seulement au-dessus du niveau moyen des inhumations, ce qui paraît nettement insuffisant. En revanche, on peut bien reconstituer les inhumations faites depuis le sol rehaussé d'une septantaine de centimètres.

De toutes les tombes conservées, il n'en est aucune de nouveau-né et une seule de non-adulte (tombe 2). Signalons par ailleurs que les remblais contenaient de nombreux ossements épars, témoins de la perturbation successive des inhumations.

A défaut d'une investigation anthropologique sur les individus, qui ont été laissés en place, il est impossible de se faire une idée d'une éventuelle spécificité des défunts, liée par exemple à la fonction hospitalière de la chapelle. Le petit nombre d'individus oblige bien entendu à imaginer un filtrage de l'accès à ce lieu particulier d'inhumation, mais les critères nous en échappent. Le terrain environnant n'ayant pas été exploré, il n'est pas non plus possible de reconstituer la topographie funéraire sur un plus large rayon. Pour conclure, l'impression générale qui se dégage de l'étude des tombes est celle d'un accès limité à ce cimetière, dont l'attrait semble s'être concentré sur une période relativement brève – essentiellement du milieu du XVI<sup>e</sup> jusque vers le début du XVIII<sup>e</sup> siècle – soit un contexte fortement marqué par les idées de la Contre-Réforme.

### Une sépulture exceptionnelle: la tombe 16 (fig. 14)

Dans l'inventaire des tombes découvertes dans la chapelle de Vérollez, il faut encore réserver une place particulière à la tombe 16. Son emplacement, d'abord, entre les murs nord de la chapelle du XIII<sup>e</sup> siècle et de la chapelle baroque, la met à l'écart des autres inhumations, toutes concentrées dans la partie occidentale de la chapelle gothique.

Mais c'est surtout sa position qui en fait un document exceptionnel pour l'histoire des coutumes funéraires. L'individu a en effet été couché sur le ventre, face contre terre, visiblement plus jeté que proprement inhumé dans un cercueil. Aucune trace de bois, mais seulement un lâche entourage de pierres. Le corps, régulièrement orienté la tête à l'ouest, présente les jambes pliées, ce qui souligne l'image désordonnée de l'inhumation.

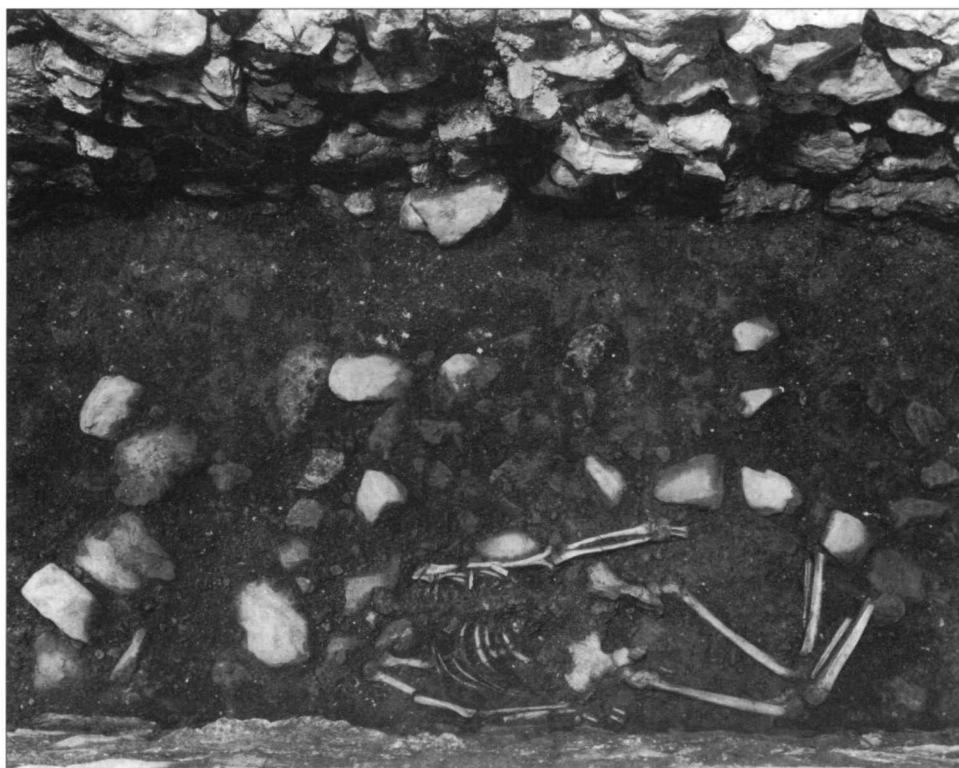


Fig. 14 La tombe 16 présentant un squelette en position ventrale. (Photo D. et S. Fibbi-Aeppli)

Les relations stratigraphiques paraissent assez claires et renforcent encore l'interprétation que l'on peut donner de la tombe (fig. 15). Ainsi, le squelette, intact, est trop proche de la façade gothique pour l'avoir pu précéder: le mur n'aurait pas pu être construit sans perturber la tombe. Mais on observe en outre que la tombe a été implantée à une quarantaine de centimètres au-dessous du niveau inférieur du crépi de la façade et que le corps a été recouvert d'une chape de maçonnerie de forme imprécise, appuyée contre le mur gothique. L'impression est donc manifeste que l'on a voulu «sceller» la tombe, non pour la signaler, mais bien au contraire pour effacer la mémoire de cet individu, comme nous allons tenter de le montrer.

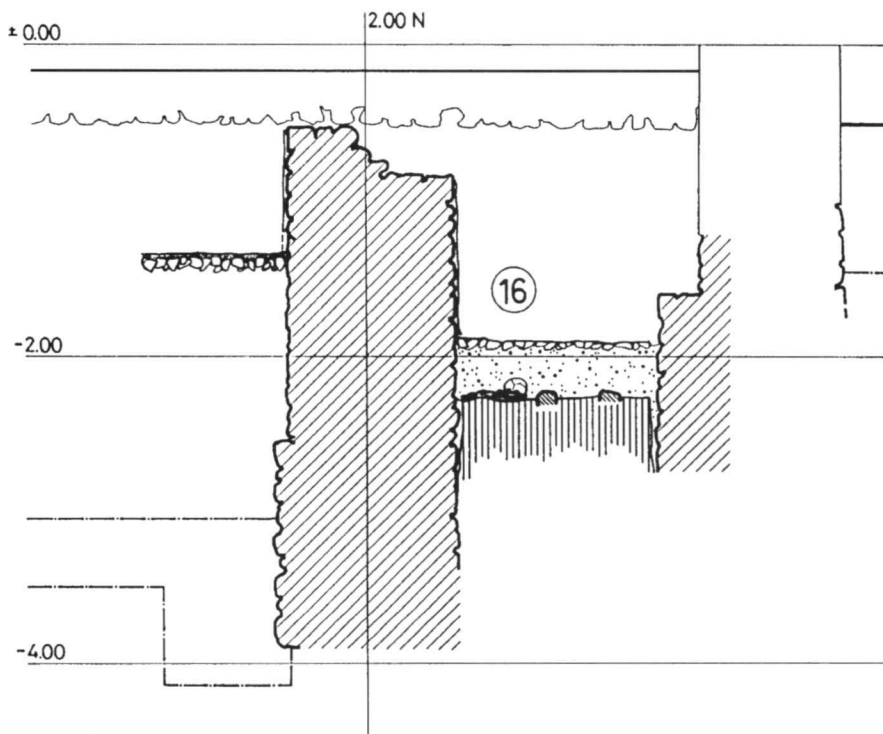


Fig. 15 Situation stratigraphique de la tombe 16. Vue vers l'ouest. (Dessin Franz Wadsack)

Reprenons d'abord la question de la datation. Le *terminus ante quem* est donné par la construction de la chapelle baroque (1746), dont la fondation perturbe la «dalle» de la tombe. Le *terminus post quem* le plus sûr est la chapelle gothique de 1290. Mais on peut être plus précis, le remblai de la tombe ayant livré un tesson d'écuelle à glaçure verte daté du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. La fourchette chronologique de cette tombe s'accorde donc avec celle de toutes les autres, ce qui ne peut que renforcer la singularité qu'elle affiche par ailleurs.

<sup>16</sup> Voir l'inventaire du mobilier, n° 2.2.

La forme de la tombe ensuite mérite quelques remarques. Au premier regard, l'entourage de pierres, assez lâche, évoque le haut Moyen Age, mais on a vu la raison qui nous empêche de retenir cette datation. Quant à la couverture, solidement maçonnée, elle ne rappelle en rien les dalles fermant les coffres maçonnés que l'on connaît dans la région lémanique et le Chablais jusque vers le début du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>.

Tout nous incite donc à chercher dans cette inhumation un message particulier, que nous allons tenter de décrypter. Dans l'impossibilité de donner une réponse sûre et définitive, nous indiquons quelques pistes de recherche, quelques repères dans l'imaginaire funéraire médiéval<sup>18</sup>.

L'inhumation face contre terre est un phénomène extrêmement rare, mais néanmoins attesté dans des régions diverses dès le haut Moyen Age. L'exemple sans doute le plus fameux nous en a été transmis par la chronique de l'abbaye de Saint-Denis, selon laquelle Pépin le Bref, mort en 768, «ensépouturé fu à l'abeie de Saint-Denis en France; adens fut couchié en sarcu une croix dessous la face et le chef tourné devers Orient. Si dient einsi aucuns que il vaut que on le meist einsi en sépulture pour les péchiés de son père qui les dismes avait tollues aux églises.»<sup>19</sup> Si la tombe royale ne nous est pas conservée, et si nous n'avons pas de témoignage de cette sépulture par les chroniqueurs antérieurs, elle a au moins l'avantage de nous renseigner sur une interprétation possible. L'idée de pénitence, d'expiation, peut donc être mise en avant et cette notion ne perdra pas de sa valeur au cours du Moyen Age, bien au contraire. Pour l'époque mérovingienne, Edouard Salin<sup>20</sup> a dressé l'inventaire des cas qui lui étaient connus en 1950. Parmi eux, un seul en Suisse, une tombe de Bioley-Magnoux (district d'Yverdon VD), qui peut dater du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>.

Nous ne connaissons aucun exemple de l'époque carolingienne ou romane. Au cours du Moyen Age tardif, les nouvelles conceptions liées à la mort, l'Au-delà, le Purgatoire, confèrent une importance décisive au choix du lieu de sépulture, qui doit être un lieu consacré. Être exclu de la sépulture en terre consacrée, c'est se voir priver de toute chance de salut. Ainsi, pour le phénomène qui nous intéresse, au repentir apparemment librement consenti de quelques individus du haut Moyen Age, vient s'ajouter ou se substituer l'exclusion prononcée par la communauté. Dès lors, le défunt ainsi mis au ban pourra non seulement voir son infamie fortement symbolisée par sa mise face contre terre, mais surtout, dans tous les cas, être relégué dans une terre non consacrée où sa charogne n'aura pas plus de valeur que celle des animaux. L'image ne doit pas paraître excessive lorsque l'on sait

<sup>17</sup> Il s'agit d'observations recueillies lors de fouilles encore inédites, notamment en l'église Saint-Martin de Vevey et sur le site cathédral de Lausanne.

<sup>18</sup> Même si la date ne peut être précisée entre la fin du XIII<sup>e</sup> et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais en terre restée catholique, la fin du Moyen Age ne présente guère de ruptures dans les coutumes funéraires, ou du moins pas pour une tombe dépourvue de mobilier, comme celle qui nous intéresse.

<sup>19</sup> Cité par SALIN, *La civilisation mérovingienne*, II, p. 220-221.

<sup>20</sup> Ouvrage cité, p. 220-222.

<sup>21</sup> Il s'agit d'un cimetière en campagne, éloigné du village actuel et de son église. On n'est donc pas ici dans une problématique de cimetière paroissial médiéval.

qu'autour d'un gibet, la plupart des condamnés étaient ainsi enterrés face contre terre et en compagnie des animaux équarris, comme cela a été observé à Emmenbrücke (LU)<sup>22</sup>.

Il y a certes lieu de s'étonner, dans ces conditions, de la proximité que la tombe entretient avec la chapelle, qui est un endroit dûment consacré. A cette contradiction, nous ne pouvons pas apporter d'explication satisfaisante. Ce qui nous paraît le plus important, c'est que l'on ait voulu non seulement étendre le mort face contre terre, mais le sceller littéralement, comme si l'on craignait son retour sous les traits d'un revenant, et comme si, à plus forte raison, on avait voulu empêcher sa résurrection.

Parmi les interprétations possibles de la position singulière du défunt, une nous paraît devoir être écartée à coup sûr, c'est celle qui en ferait une inversion involontaire de la position, car elle n'aurait pu se produire que dans le cas d'un cercueil parfaitement rectangulaire qui aurait été retourné par mégarde. Or, le constat de terrain, et la position du corps nous permettent d'éliminer la possibilité d'un cercueil pour cette tombe de Vérollez. De plus, l'emplacement de la tombe, à l'écart, est aussi là pour signaler une particularité qui n'a rien de fortuit.

Au vu de ce qui précède, on devine l'intérêt de la tombe de Vérollez, qui serait donc le seul exemple connu pour le Moyen Age tardif ou le début de l'époque moderne à proximité d'une chapelle ou église.

<sup>22</sup> MANSER *et al.*, *Richtstätte*, vol. 1, p. 53-68 (J. MANSER) et vol. 2, p. 135-156 (H.F. ETTER).

## Le mobilier archéologique

Gabriele KECK

Les fouilles archéologiques menées dans la chapelle des Martyrs de Vérollez ont produit diverses trouvailles en céramique, verre et métal, ainsi que des monnaies et des chapelets, dont la fourchette chronologique s'étend entre le haut Moyen Age et l'époque moderne, avec une nette sous-représentation de la période intermédiaire (Moyen Age et Moyen Age tardif). La période la plus représentée est le début de l'ère moderne. Les monnaies couvrent quant à elles une fourchette s'étendant entre le XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Par la découverte d'un chapiteau en stuc au plâtre polychrome, nous disposons d'un témoin important de l'aménagement intérieur de la chapelle du haut Moyen Age.

### *Un chapiteau en stuc de gypse*

Une des couches de remblai de la chapelle contenait un petit chapiteau d'angle, haut de 14 cm (fig. 16 et 17)<sup>23</sup>. Sa composition s'articule en corbeille et abaque. La



Fig. 16 Chapiteau en stuc au plâtre. (Photo G. Sidler)

<sup>23</sup> N<sup>o</sup> cat. 8.1.

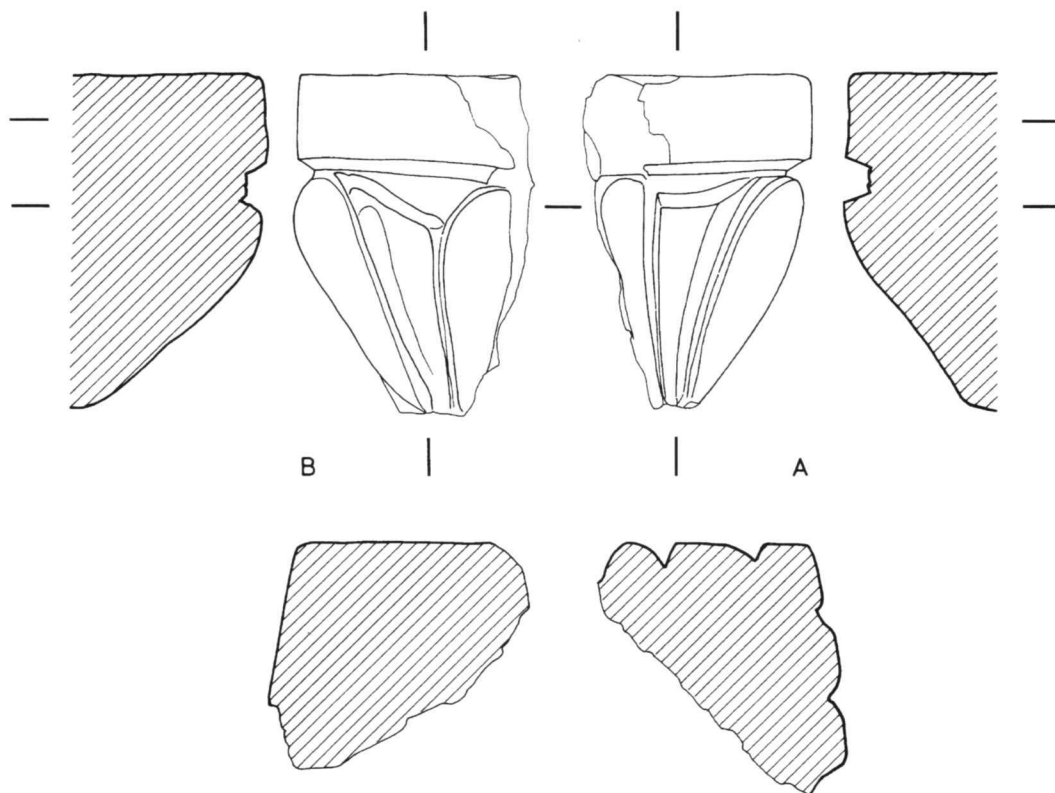


Fig. 17 Chapiteau en stuc au plâtre. Echelle 1:3.  
(Dessin Franz Wadsack)

corbeille, terminée presque en pointe, est ornée de cinq palmettes stylisées disposées symétriquement de part et d'autre de l'arête. La surface supérieure, endommagée par éclats, montre des restes de couleurs gris clair et gris foncé. Le chapiteau a été fait en stuc. Ce matériau a été utilisé dès l'Antiquité pour le modelage de décors plastiques<sup>24</sup>. Le mélange prend facilement, il est facile à travailler à l'état frais, puis durcit rapidement. La face postérieure du chapiteau montre des empreintes de pierres qui laissent penser que la masse a été appliquée directement sur une surface de mur. Le stuc semble avoir été appliqué en deux couches, la première ne donnant qu'un contour grossier. Après séchage, une seconde couche a été appliquée et le décor ciselé avec un instrument tranchant dans une masse encore tendre. La forme quelque peu irrégulière des palmettes montre que l'on n'a pas recouru à un moule. Le revêtement de surface est conservé par endroits: il paraît avoir été produit par l'application d'un badigeon.

<sup>24</sup> La technique, courante dans l'Antiquité romaine, s'est maintenue dans les constructions paléochrétiennes et médiévales. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les stucs sont un élément essentiel du décor baroque. REINLE, *Kunstgeschichte*, p. 212.



La sculpture en stuc était très répandue dans l'Italie du nord au haut Moyen Age<sup>25</sup>, mais la technique s'est également diffusée au nord des Alpes et à Saint-Maurice même, le voûtement de la crypte orientale du VIII<sup>e</sup> siècle était réalisé avec cette technique<sup>26</sup>. On connaît aussi des décors de stuc à la cathédrale de Lausanne<sup>27</sup> et sur les baptistères successifs de la cathédrale Saint-Pierre de Genève, utilisés entre le IV<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>. Le couvent de Disentis (GR) a livré une quantité importante de fragments de stuc à peinture polychrome du haut Moyen Age. Ce ne sont là que quelques exemples, témoins de la diffusion de cette technique entre la fin de l'Antiquité et l'époque romane.

La palette des couleurs se limite ici aux tons gris, rouges, bruns et jaunes. Outre des frises et des arcs, il s'y trouve des fragments architecturaux comme des fûts de colonnes et divers chapiteaux qui bordaient une frise<sup>29</sup>. Ces chapiteaux, dont la composition est encore inspirée du modèle corinthien classique, sont ceux qui se peuvent le mieux comparer à celui de Vérolliez, en raison de leurs dimensions et de la découpe du décor. Le contexte archéologique ne laisse rien deviner de l'emplacement primitif du chapiteau. Les empreintes laissées par des pierres sur la surface postérieure permettent de supposer que le chapiteau a été intégré à une composition architectonique et appartenait peut-être à un décor mural à peinture polychrome et stuc. Par ses petites dimensions et sa forme particulière, ce chapiteau peut avoir été placé dans l'angle d'une petite pièce. La surface supérieure montre des restes d'enduit à la chaux. L'arête de la voûte devait donc être intégrée au mur et non pas reposer sur le lit d'attente du chapiteau. Même si l'emplacement originel n'en est plus connu, ce chapiteau n'en est pas moins un témoin important de l'aménagement intérieur d'une chapelle des martyrs du haut Moyen Age que nous font connaître par ailleurs quelques très faibles vestiges archéologiques.

Le style ne donne pas de jalon chronologique précis; toutefois, la découpe anguleuse du décor végétal, le relief des feuilles, qui produit un effet d'ombre et de lumière, enfin le traitement stylisé du décor sont des indices d'une datation au haut Moyen Age.

<sup>25</sup> Les monuments principaux sont: la chapelle palatiale de S. Maria in Valle à Cividale, S. Salvatore à Brescia, St. Benedikt à Mals, S. Pietro al Monte à Civate, ou le ciborium d'autel à S. Ambrogio de Milan. Tous sont datés entre le IX<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle. REINLE, *Kunstgeschichte*, p. 212.

<sup>26</sup> BLONDEL, «Les basiliques d'Agaune», p. 34 («amalgame de tuf, de briques, de chaux grasse, qui avaient été moulés sur un coffrage et des cintres en bois»).

<sup>27</sup> BLONDEL, MAH VD II, p. 54-56, fig. 31.

<sup>28</sup> BONNET, *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, Genève, 1993, p. 60-62 (*Cahiers d'archéologie genevoise*, 1); Isabelle PLAN, «Genève, cathédrale Saint-Pierre», in *Georges Bloch-Jahrbuch*, 3, 1996, p. 58-60 (*Katalog frühmittelalterlicher Plastik*).

<sup>29</sup> WEYER, «Zur frühmittelalterlichen Stuckdekoration», p. 290, fig. 8, p. 305, fig. 35 et p. 306, fig. 36.

### *Le pavage de la chapelle baroque*

Le matériel archéologique ne permet guère de reconstituer l'aménagement des chapelles successives. Ce n'est qu'aux alentours de l'autel de la chapelle consacrée en 1746 que l'on peut se figurer l'état du sol au vu des carreaux céramiques conservés (fig. 18 et 19)<sup>30</sup>. Le revêtement était fait de carreaux rectan-

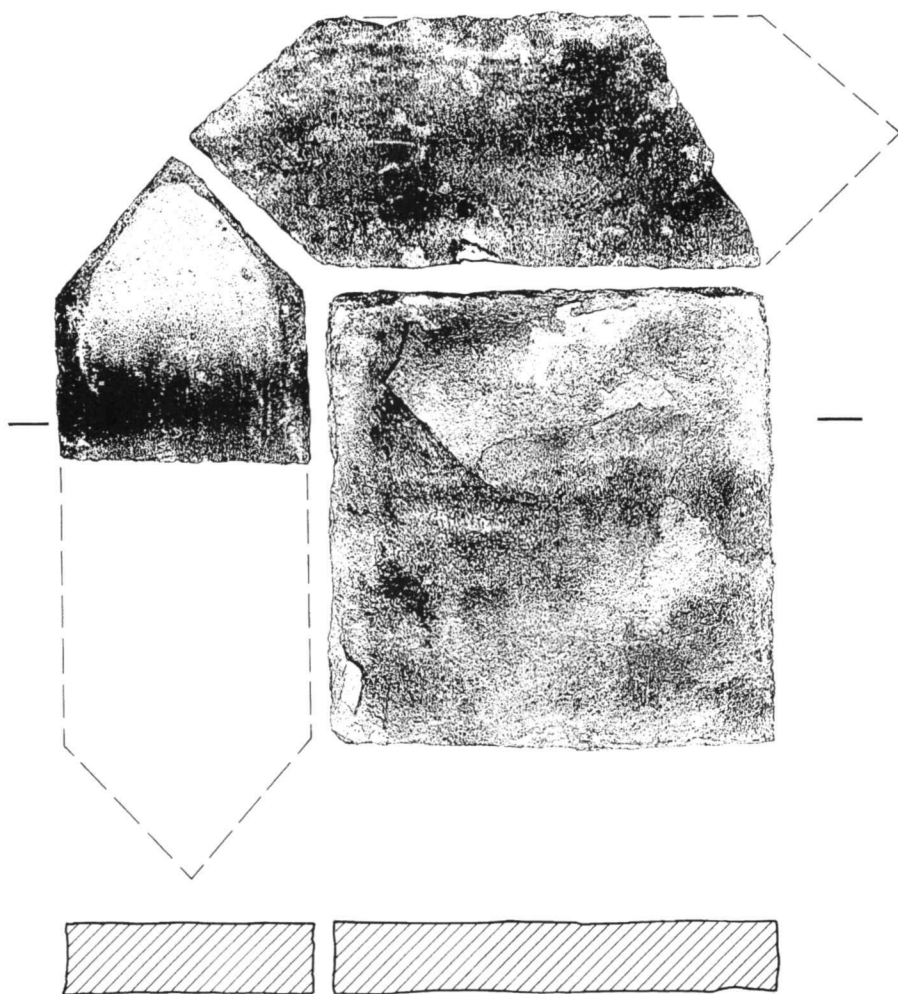


Fig. 18 Carreaux de sol de la chapelle baroque. Echelle 1:3.  
(Dessin Franz Wadsack)

<sup>30</sup> Nos cat. 1.1 et 1.2.

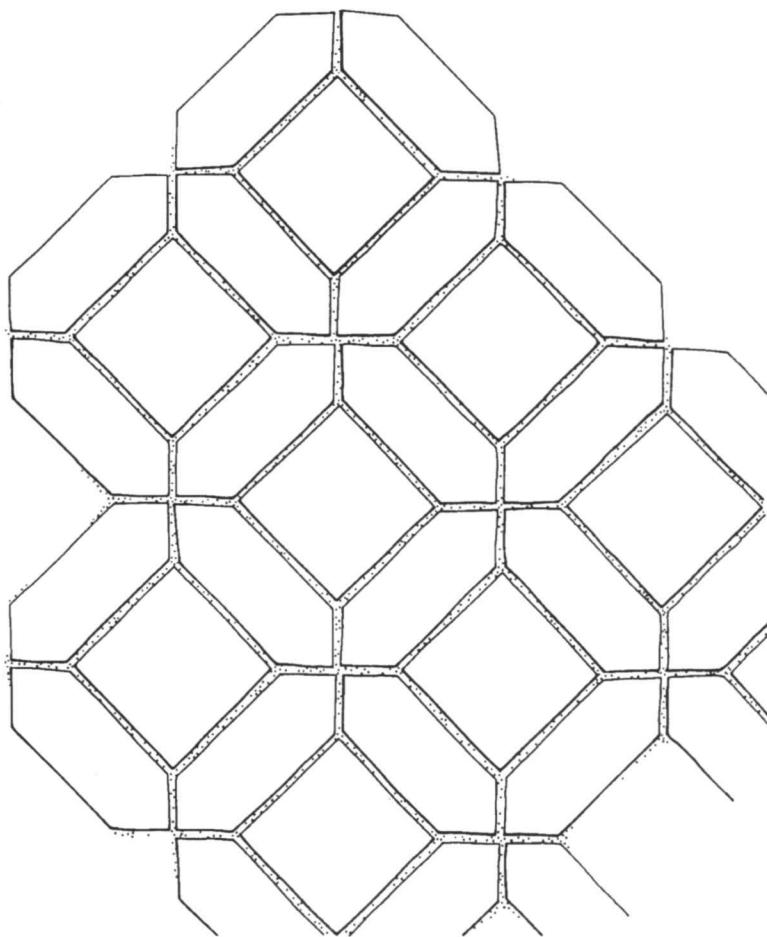


Fig. 19 Reconstitution du pavage de la chapelle baroque. Echelle 1:10.  
(Dessin Franz Wadsack)

gulaires de 19 cm de côté et de carreaux hexagonaux mesurant 31 cm dans leur plus grande longueur. La composition articulait quatre hexagones autour d'un carré, donnant ainsi sur l'ensemble de la surface l'image d'un réseau d'octogones entrelacés. Ce genre de motifs était particulièrement en vogue pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment dans les églises du type du Vorarlberg<sup>31</sup>. Dépouillés de décor, les carreaux étaient disposés en diagonale ou, comme à Vérollez, horizontalement.

<sup>31</sup> KIER, *Schmuckfußböden*, p. 50. Le motif a été conçu déjà vers 1590 par Friedrich Sustis ou son atelier, pour l'église Saint-Michel de Munich, monument décisif pour l'architecture de la période qui a suivi.

Dans trois tombes, un chapelet accompagnait le défunt (fig. 20). Dans l'un des cas (5.3, dans la tombe 1), l'emplacement précis de la découverte (sur les côtes)<sup>32</sup>, le chapelet, trouvé vers le bassin, semble avoir été tenu par les mains jointes en prière<sup>33</sup>. A l'origine, les chapelets étaient constitués de cinq dizaines de perles séparées par une perle plus grosse. Au vu des fragments conservés, l'un des chapelets comprenait au moins six dizaines de perles d'Ave Maria et une rangée de sept perles d'Ave Maria seulement, entre deux perles de Pater Noster. L'ensemble était monté sur des maillons métalliques. Pour les perles d'Ave Maria, on a utilisé des noyaux de fruits et pour les perles, plus grosses, du Pater Noster, du verre. Ainsi les chapelets de Vérollez correspondent-ils au mode de fabrication usuel de l'époque de la Contre-Réforme, qui a vu également le recours à d'autres matériaux, tels l'os, le jais ou le bois. Les perles d'Ave Maria ou de Pater Noster pouvaient être faites du même matériau et se distinguer seulement par leur diamètre,



Fig. 20 Chapelet de la tombe 13 (n° cat. 5.1).  
(Photo G. Sidler)

<sup>32</sup> N° cat. 5.1, dans la tombe 13.

<sup>33</sup> La même situation a été rencontrée au cimetière de l'église Saint-Martin de Schwytz. DESCŒUDRES *et al.*, *Sterben in Schwyz*, p. 88-92 et 180-192.

comme cela a été observé à Schwytz<sup>34</sup>, ou alors de matériaux différents, comme il en a été recensé sur l'ancien gibet d'Emmenbrücke (LU)<sup>35</sup>. Un des chapelets de Vérollez était muni d'un pendentif, médaille ovale figurant la Vierge à l'Enfant à l'avant et saint Charles Borromée devant le crucifix au revers (fig. 21). Il s'agit vraisemblablement d'une médaille de confrérie en laiton, coulée en Italie au XVII<sup>e</sup>, éventuellement au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans tous les cas après 1610, date de la canonisation de Charles Borromée<sup>36</sup>.

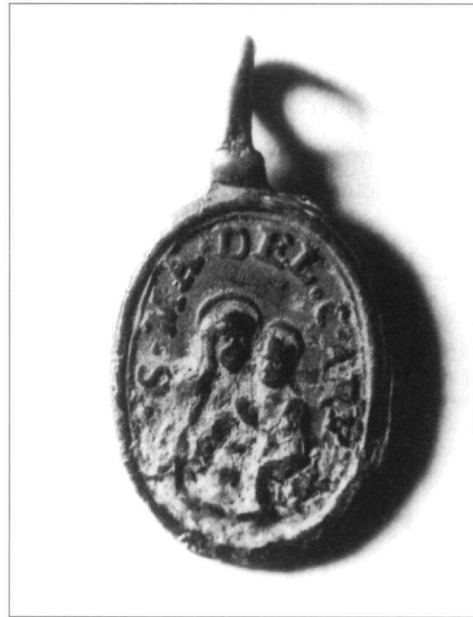


Fig. 21 Médaille à l'effigie de saint Charles Borromée.

<sup>34</sup> DESCŒUDRES *et al.*, *Sterben in Schwyz*, p. 91.

<sup>35</sup> MANSER *et al.*, *Richtstätte*, vol. 1, p. 82, n° 815, p. 84, n°s 2827, 2828a, p. 98, n° 3262a, p. 99, n° 1435.

<sup>36</sup> Nous devons ces indications sur la provenance et la datation à M. Christian Hesse, Berne.

### *Le dé à coudre: un objet funéraire?*

Des dés à coudre ont été mis au jour sur plusieurs sites, et parfois associés à d'autres objets du travail domestique. Aussi la découverte d'un dé à coudre dans la chapelle de Vérolliez ne doit-elle pas surprendre (fig. 22)<sup>37</sup>. Selon les études anthropologiques, les dés à coudre semblent avoir été réservés surtout aux femmes mortes en couches<sup>38</sup>, mais la répartition de cette coutume est encore insuffisamment connue. Il est toutefois significatif que l'on connaisse deux autres exemples de dés à coudre dans un contexte funéraire: l'un provient des remblais des tombes de l'église Saint-Martin à Vevey, l'autre figure parmi les trouvailles éparses du cimetière de Saint-Martin à Schwytz<sup>39</sup>.

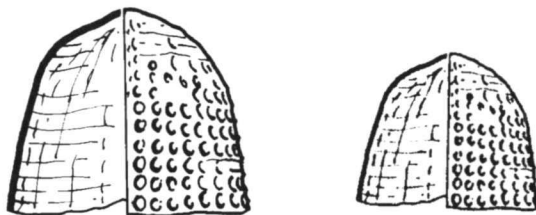


Fig. 22 Dé à coudre (n° cat. 7.1). Echelle 1:1. (Dessin Franz Wadsack)

### *Accessoires vestimentaires*

La fouille de Vérolliez a livré deux agrafes de vêtement en alliage métallique, de grandeurs différentes (fig. 23)<sup>40</sup>. Tout comme sur les très nombreux autres sites

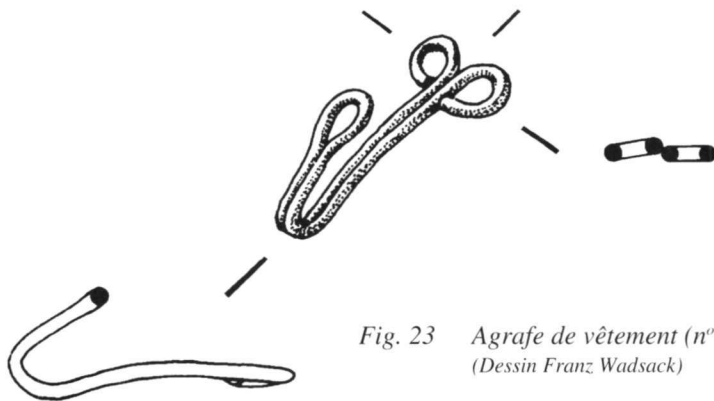


Fig. 23 Agrafe de vêtement (n° cat. 6.1). Echelle 1:1. (Dessin Franz Wadsack)

<sup>37</sup> N° cat. 7.1.

<sup>38</sup> ULRICH-BOCHSLER, «Diskussion der anthropologischen Befunde», p. 121-124. Sur cette pratique en général, RAPP, «Fingerhut», col. 1196-1206.

<sup>39</sup> La trouvaille de Vevey est encore inédite. Elle n'est malheureusement pas située dans une couche qui permet une datation stratigraphique précise. Sur Schwytz, DESCŒUDRES *et al.*, *Sterben in Schwyz*, p. 236, cat. 9.2.1.

<sup>40</sup> N° cat. 6.1 et 6.2.

où l'on en a découvert, elles servaient à fermer les linceuls, mais l'iconographie ancienne nous les montre aussi dans une utilisation quotidienne. Les épingles trouvées ici<sup>41</sup> appartiennent également à une catégorie d'objets fréquents, qu'ils aient servi à fixer les linceuls ou draps funéraires, ou des pièces de vêtements des vivants, tels des voiles. La datation de ces objets est imprécise, tant leur forme a peu varié au cours du temps.

### *La céramique utilitaire*

Parmi les découvertes céramiques, il convient de citer en particulier un fragment de marmite<sup>42</sup>. Sa pâte blanchâtre et sa glaçure vert mousse incitent à penser qu'il s'agit d'une importation de la Bresse. Ce type de poterie apparaît à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle dans les ateliers de la région de Meillonnas, au nord de Lyon. Ces ateliers ont produit ce qu'on appelle le «service vert», qui comporte un vaste répertoire de récipients culinaires et de vaisselle de table: diverses séries de marmites de plusieurs tailles, des poêlons, casseroles, assiettes, écuelles, bols, cruches et plats destinés à la cuisson des mets, leur dégustation ou le stockage des aliments. La production s'est diffusée jusqu'à Grenoble, Valence, Genève et la région chalonnaise<sup>43</sup>, mais la découverte récente de fragments probablement issus de la même production dans des endroits tels que l'ancien prieuré clunisien de Romainmôtier ou la ville de Lausanne<sup>44</sup> tend à élargir la zone de répartition traditionnelle. A Vérolle, un autre tesson<sup>45</sup> peut être attribué à l'influence des ateliers de la Bresse. Il s'agit d'un fragment d'écuelle à tenon de préhension horizontal en forme d'oreille, glaçurée sur la face intérieure (fig. 24). La teinte et la structure de la pâte,

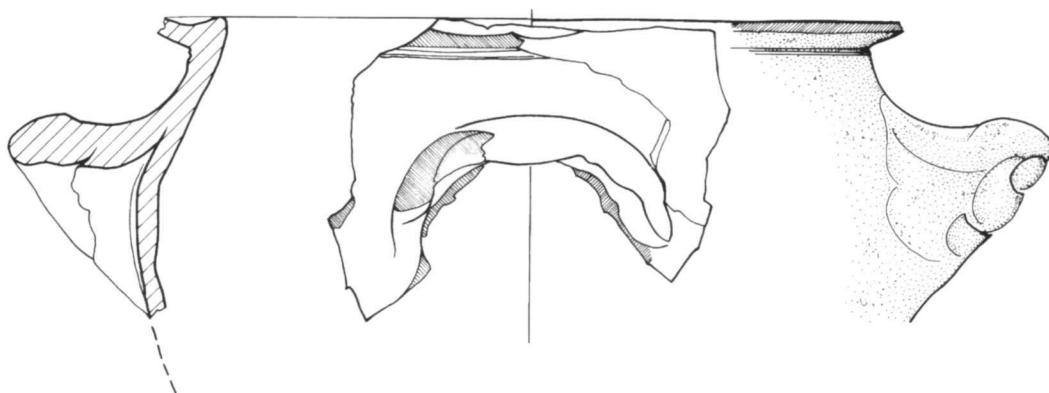


Fig. 24 Fragment d'écuelle (n° cat. 2.2). Echelle 1:2.  
(Dessin Franz Wadsack)

<sup>41</sup> Nos cat. 6.3 et 6.4.

<sup>42</sup> N° cat. 2.1.

<sup>43</sup> *A la fortune du pot*, p. 196-197.

<sup>44</sup> Les découvertes de Romainmôtier sont encore inédites. Sur Lausanne, voir le catalogue *Machines et métiers*, p. 56.

préparée sans grand soin, différent certes de la pureté de la pâte blanchâtre produite en Bresse, mais elles en sont encore bien plus proches que de l'argile rouge largement répandue au début de l'époque moderne. On pourrait alors supposer que l'écuelle de Vérollez est une imitation des productions bressannes, hypothèse que renforcerait la facture quelque peu fruste du tenon de préhension et sa fixation un peu maladroite sur la paroi. Il n'est pas possible de se prononcer sur la glaçure, qui semble avoir été altérée par son séjour prolongé en terre.

### *Gobeleterie et verre plat*

Citons parmi les récipients de verre les fragments de deux coupes et d'une lampe. Il s'agit pour l'un<sup>46</sup> d'un fragment de panse décorée d'un gobelet de verre incolore du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle (fig. 25 et 26). Le décor en relief de gouttelettes a été produit selon un procédé courant à l'époque moderne. Le souffleur prenait avec sa canne une masse de verre dans le creuset et en soufflait une petite bulle.

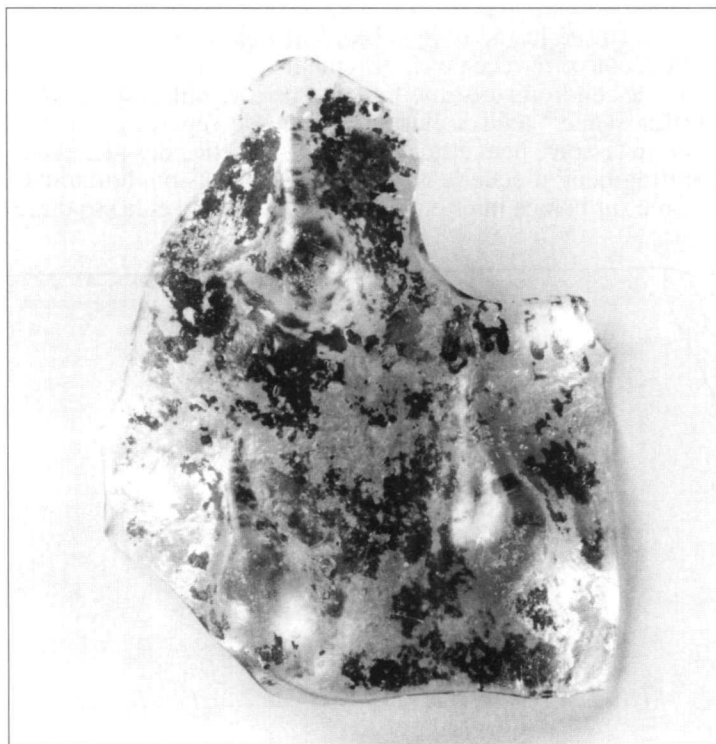


Fig. 25 Fragment de gobelet de verre (n° cat. 3.1). (Photo G. Sidler)

<sup>46</sup> N° cat. 3.1.



Cette bulle était injectée dans un moule à décor en relief (en creux), fait de bois ou d'argile, dont elle épousait la forme. Cette technique a remplacé celle des décors en gouttes appliquées, qui nécessitait plusieurs étapes de travail et était ainsi impropre à une production de grandes quantités. A l'époque moderne, les gobelets à boire en verre à décor optique sont de la production de masse. On s'en servait surtout pour le vin et ils nous sont connus par de nombreuses découvertes archéologiques.

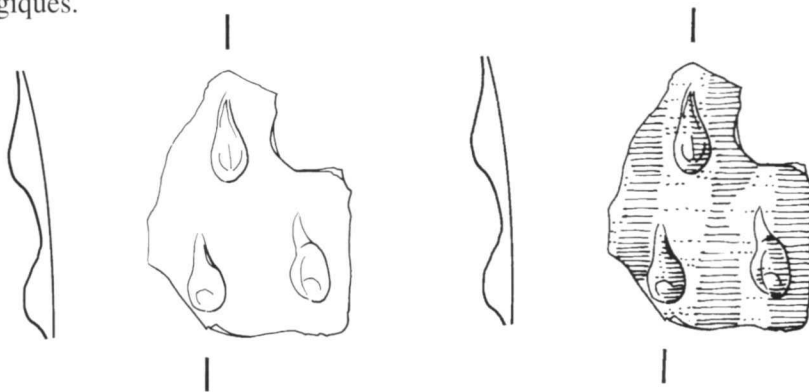


Fig. 26 Fragment de gobelet de verre (no cat. 3.1). Echelle 1:1. (Dessin Franz Wadsack)

De la seconde coupe<sup>47</sup> n'est conservé que le fond, épais, avec l'amorce d'une paroi légèrement évasée (fig. 27). Il s'agit d'un verre incolore, également soufflé dans un moule. Pour permettre de détacher le récipient de la canne, le pontil avait été fixé avec une goutte de verre sur le côté opposé de la boule. On a ensuite repoussé le fond pour donner une meilleure assise au récipient. Le procédé peut être reconstitué d'après la marque du pontil encore visible au milieu du fond (reste de verre laissé lors du détachement du pontil). Par sa forme et sa structure, ce gobelet s'apparente aux produits du XVIII<sup>e</sup> siècle de la verrerie de Flühli-Südel (LU).

Un fragment de verre en forme de fût à fond fortement repoussé<sup>48</sup> peut être interprété comme lampe (fig. 28). Il faut reconstituer au-dessus du cylindre étroit

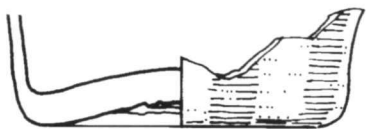


Fig. 27 Fond de coupe en verre (n° cat. 3.3).  
(Dessin Franz Wadsack)

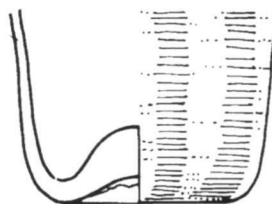


Fig. 28 Fond de lampe en verre (n° cat. 3.2).  
(Dessin Franz Wadsack)

<sup>47</sup> N° cat. 3.3.

<sup>48</sup> N° cat. 3.2.

une coupelle évasée en entonnoir à lèvre déversée<sup>49</sup>. Ce large évasement devait offrir suffisamment de combustible et d'air à la mèche. Ce moyen d'éclairage pouvait aussi bien être porté à la main que suspendu au plafond par un anneau et des cordelettes. On sait en outre que les lampes pouvaient avoir une fonction funéraire et être déposées dans les tombes. Le type représenté à Vérollez est le plus courant depuis le XIII<sup>e</sup> siècle au plus tard<sup>50</sup>, mais l'absence de la coupelle rend difficile une datation précise, les mêmes formes ayant été longtemps en usage. Le catalogue édité en 1857/1872 par les verreries de Flühli et Hergiswil indique encore ces formes sous la désignation de «lampes d'église»<sup>51</sup>.

En ce qui concerne le vitrail, on recense une cive de fenêtre et deux plaques triangulaires<sup>52</sup>. Ces plaques proviennent d'un vitrage à plaques en losanges, maintenu par un réseau de plomb (fig. 29).

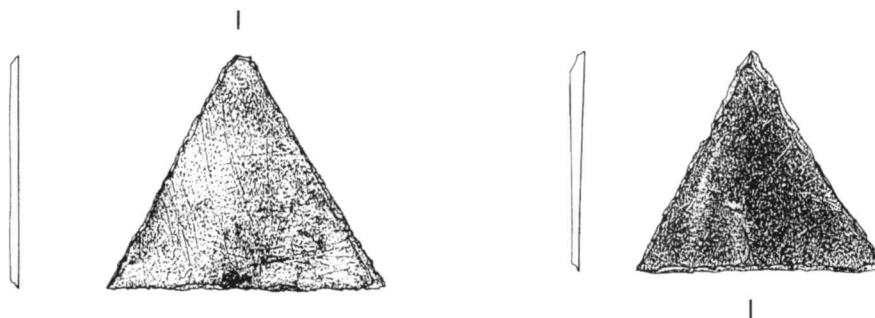


Fig. 29 Cives de vitrail (n<sup>os</sup> cat. 4.2 et 4.3). Echelle 1:2. (Dessin Franz Wadsack)

<sup>49</sup> *A travers le verre*, p. 341-355.

<sup>50</sup> PROHASKA-GROSS, «Die Glas- und Schmelztiegelfunde», p. 192.

<sup>51</sup> HORAT, *Flühli-Glas*, p. 220.

<sup>52</sup> N<sup>os</sup> cat. 4.1-4.3.

## Interprétation historique et archéologique

Georges DESCÉUDRES

In virorum fletu *La naissance d'une légende*

Selon une tradition locale, la chapelle de Vérollez occupe l'emplacement du martyr de Maurice et de ses compagnons de la légion Thébaine<sup>53</sup>. Dans le sanctuaire est conservée une grande dalle de pierre sur laquelle la tradition rapporte que l'exécution s'est déroulée. Dans le troisième quart du IV<sup>e</sup> siècle, une révélation permit à Théodore, le premier évêque connu du Valais, de retrouver les ossements des soldats martyrisés sous l'empereur Maximien (285-305). Près de la station douanière d'Acaunus/Acaunum<sup>54</sup>, «on construisit en leur honneur une basilique qui est maintenant contiguë à une large paroi de rocher et s'y appuie par l'un de ses côtés»<sup>55</sup>, ainsi que nous l'apprend la *Passio Acaunensium martyrum* rédigée par Eucher dans le deuxième quart du V<sup>e</sup> siècle. Un vaste mouvement de pèlerinage y prit naissance rapidement<sup>56</sup>, nécessitant l'extension des constructions funéraires au V<sup>e</sup> siècle déjà. En 515, Sigismond, futur roi de Bourgogne, y fonda un monastère<sup>57</sup> qui dut sa célébrité au pèlerinage sur le lieu des reliques de saint Maurice et de ses compagnons<sup>58</sup>. Le baptistère érigé au VI<sup>e</sup> siècle dans le monastère est un témoin manifeste de cet engouement<sup>59</sup>.

A Saint-Maurice, conformément à l'usage, la vénération des martyrs s'est concentrée sur les tombes, c'est-à-dire les reliques<sup>60</sup>. La *Passio Acaunensium martyrum*, probablement notre plus ancienne source sur ce lieu de pèlerinage, ne donne aucun indice d'une séparation du lieu de supplice et du lieu d'inhumation; aucun des deux n'est mentionné. Il n'y a pas plus de témoignages sur le lieu de découverte des ossements des Thébains que sur une quelconque translation des reliques. La *Passio* anonyme, que les nouvelles recherches d'Éric Chevalley permettent de supposer avoir également été écrite au V<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>, mentionne en

<sup>53</sup> GROS, *Le Pèlerin*, p. 59-63.

<sup>54</sup> DRACK und FELLMANN: *Die Römer in der Schweiz*, p. 495-496.

<sup>55</sup> Eucher, *Passio Acaunensium martyrum*, 16: «In quorum honorem cum exstrueretur basilica, quae vastae nunc adiuncta rupi, uno tantum latere adclinis iacet».

<sup>56</sup> THEURILLAT, «L'Abbaye de St-Maurice», p. 98.

<sup>57</sup> Sur les vestiges des anciennes églises conventuelles de Saint-Maurice, voir BLONDEL, «Les anciennes basiliques», et SENNHAUSER, «Saint-Maurice. Klosterkirche», in *Vorromanische Kirchenbauten*, p. 297-299. Il convient d'ajouter que les investigations récemment menées par Hans-Jörg Lehner et non encore publiées sont susceptibles d'apporter des corrections à nos connaissances archéologiques.

<sup>58</sup> CARLEN, *Kultur des Wallis*, p. 15-21 et 83-85; GILOMEN-SCHENKEL, «Saint-Maurice». GROS (*Le pèlerin*, p. 46-58) donne une liste des plus célèbres pèlerins d'Agaune.

<sup>59</sup> BLONDEL, «Le baptistère»; SENNHAUSER, «St-Maurice. Ehemaliges Baptisterium», in *Vorromanische Kirchenbauten*, p. 299-230. Sur les baptistères dans les lieux de pèlerinage paléochrétiens, voir Jürgen CHRISTERN: «Die Pilgerheiligtümer von Abu Mina und Qal'at Sim'an», in *Spätantike und frühes Christentum. Ausstellung im Liebighaus Museum alter Plastik Frankfurt am Main*, Frankfurt am Main 1983, p. 211-222; 214-215.

<sup>60</sup> Sur la tombe de Maurice, voir PEISSARD, *La découverte*; BLONDEL, «Le martyrium» et SENNHAUSER, «St-Maurice. Mauritius-Martyrion», in *Vorromanische Kirchenbauten*, p. 301.

<sup>61</sup> CHEVALLEY, «Passio anonyme», p. 115.

revanche, dans l'épisode du vétéran Victor, les «lieux du massacre» (*contaminatus caedibus locus*), où la troupe homicide commandée par l'empereur «se prépara à prendre son repas et à festoyer» avant de perpétrer le massacre<sup>62</sup>. Le texte de la Passion anonyme contient en outre un bref récit de la découverte des ossements de la légion Thébaine et de leur inhumation «dans l'église du lieu»<sup>63</sup>, ce qui signifie une distinction opérée pour la première fois entre le lieu d'exécution et le lieu d'inhumation. La *Vita Abbatium Agaunensium*, biographie des trois premiers abbés du monastère, rédigée entre 523 et 526, identifie l'emplacement du couvent non comme étant celui de l'inhumation, mais celui du supplice<sup>64</sup>. Sur la base de ces témoignages, on est autorisé à croire que, dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, la distinction entre lieu d'exécution et lieu d'inhumation des martyrs de la légion Thébaine n'était pas clairement perçue, et cela d'autant plus que la tradition n'est pas unanime au sujet du lieu de sépulture.

Une distinction claire apparaît dans le prétendu «acte de fondation» du couvent de Saint-Maurice. Selon les recherches du chanoine Theurillat, ce document a été fabriqué ultérieurement par le monastère, à la charnière du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècles, en vue de la préservation de sa tradition et de ses possessions<sup>65</sup>. Cette «charte de fondation», créée de toutes pièces après coup, contient, outre la liste des dotations, la relation d'un concile qui, à l'occasion de la fondation du monastère, aurait rassemblé à Agaune une soixantaine d'évêques et autant de comtes. On y apprend aussi que les martyrs de la légion Thébaine étaient *inhumati* (*in-* ayant le sens privatif: sans sépulture), autrement dit qu'ils ne disposaient pas encore d'un tombeau digne de leur qualité de martyrs. Le concile aurait pris la décision d'inhumer les ossements des martyrs nommément connus – Maurice, Exupère, Candide et Victor<sup>66</sup> – *infra ambitum basilice* (à proximité immédiate de l'église), et de conserver les reliques des autres dans un lieu sûr et approprié. On devait aussi instaurer dans le monastère un chant de louange ininterrompu, jour et nuit. Cet «acte de fondation» aurait été établi *in virorum fletu prope Agauno monasterio*<sup>67</sup> (dans le lieu dit *virorum fletu*, près du monastère d'Agaune).

Cet «acte de fondation», qui «représente la tradition de l'abbaye, à l'époque carolingienne, concernant ses origines»<sup>68</sup>, situe pour la première fois le lieu d'inhumation des martyrs dans le domaine de l'abbaye de Saint-Maurice. La distinction accordée à ceux qui sont nommément connus indique qu'on leur avait octroyé ou qu'on devait leur réserver un emplacement privilégié, probablement

<sup>62</sup> CHEVALLEY, «Passion anonyme», p. 106-107.

<sup>63</sup> CHEVALLEY, «Passion anonyme», p. 110-111.

<sup>64</sup> BESSON, *Monasterium*, p. 161 (d'après l'édition de B. Kruse). Sur la *Vita Abbatium Agaunensium*, voir THEURILLAT, «L'Abbaye de Saint-Maurice», p. 32-43.

<sup>65</sup> THEURILLAT, «L'Abbaye de Saint-Maurice», p. 57-75 et 75-82 (édition du texte).

<sup>66</sup> Ces quatre noms correspondent à ceux cités par la *Passio Acaunensium martyrum*.

<sup>67</sup> Une variante donne la leçon *in virorum caetu* (sur le lieu d'exécution des hommes); *Acta Sanctorum*, Septembris VI, 314. Voir la désignation du lieu («contaminatus caedibus locus») dans la Passion anonyme (cf. note 62).

<sup>68</sup> THEURILLAT, «L'Abbaye de Saint-Maurice», p. 75.

sous la forme d'un martyrium<sup>69</sup>, et que ce privilège était en quelque sorte justifié par l'«acte de fondation». Étonnamment, il est mentionné que le document n'a pas été établi dans l'abbaye même de Saint-Maurice, mais dans un lieu proche dont le nom se traduit littéralement par «les pleurs des hommes», soit le lieu où l'on déplore la mort des martyrs. Theurillat a identifié cette désignation (*in virorum fletu*) avec le toponyme *Viroleto*, c'est-à-dire *Vérollez*<sup>70</sup>, dont nous aurions ainsi l'étymologie<sup>71</sup>.

Tandis que les relations des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles ne connaissent aucune distinction formelle ou topographique entre le lieu d'exécution et le lieu d'inhumation des martyrs, cette distinction apparaît donc dans la tradition du monastère au tournant du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècles, telle que nous la révèle cet «acte de fondation» inventé à cette époque. L'invention, pour Maurice et ses compagnons, d'un lieu d'exécution distinct de leur tombeau, témoigne d'une couche plus récente, apportée à la légende des martyrs entre le VI<sup>e</sup> et le début du IX<sup>e</sup> siècle. Il est significatif que le lieu de supplice soit désigné comme lieu d'affliction. Ainsi, une distinction s'établit aussi dans l'expression du sentiment, par opposition au lieu de sépulture, où l'on adresse aux martyrs un chant de louange ininterrompu, *vox leticie*<sup>72</sup> (chant de joie): le lieu du supplice est lieu de deuil, tandis que la tombe est lieu de joie et promesse de résurrection.

Le fait de se sentir amené à notifier la fondation du monastère et ses possessions pourrait s'expliquer par la menace à laquelle l'établissement religieux était confronté à l'époque carolingienne. C'est ainsi qu'à Saint-Maurice, qui, à l'époque mérovingienne, jouissait d'une très grande indépendance vis-à-vis du pouvoir temporel et spirituel (épiscopal), des laïcs et des évêques de Sion réussissent parfois à s'emparer de la dignité abbatiale<sup>73</sup>. En fixant par écrit la fondation du monastère et en étendant la légende des martyrs jusqu'au lieu de leur exécution, on tentait de renforcer et de mettre en évidence la signification des lieux liés à la mémoire des martyrs. Cette codification de sa propre tradition peut aussi s'inscrire face à la concurrence croissante d'autres cultes de saints: entre 826 et 862, Agaune fut le témoin de pas moins de cinq translations de reliques qui, passant de l'Italie vers l'Europe centrale, ont pris le chemin du Grand Saint-Bernard<sup>74</sup>.

<sup>69</sup> Le choix des martyrs nommément identifiés s'explique par la valeur accordée à la mention du nom dans la memoria; Otto Gerhard OEXLE: «Die Gegenwart der Toten», in *Death in the Middle Ages*, ed. Herman BREAT and Werner VERBEKE (Mediaevalia Lovanensia I/10), Leuven 1983, 19-77; 31.

<sup>70</sup> THEURILLAT, «L'Abbaye de Saint-Maurice», p. 81-82.

<sup>71</sup> L'étymologie populaire voit en «Vérollez» «le vrai lieu»; DALLONI, *Au cœur du Valais chrétien*, p. 14.

<sup>72</sup> Ainsi qu'en témoigne une chronique de l'abbaye du IX<sup>e</sup> siècle; THEURILLAT, «L'Abbaye de Saint-Maurice», p. 47-53; édition des textes: *ibid.*, p. 54-56, en particulier 55.

<sup>73</sup> THEURILLAT, «L'Abbaye de St-Maurice», p. 112 sq.; ZUFFEREY, *Die Abtei*, p. 34.

<sup>74</sup> E[RNST], A[LFRED] STÜCKELBERG: *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, Zürich, 1902, p. 6-7 (*Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde*, 1).

### *Une première construction avant l'an mille?*

Si l'«acte de fondation» cite un lieu *in virorum fletu*, on doit admettre qu'au tournant du VIII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, l'endroit était marqué d'une manière ou d'une autre. Ce signe peut avoir été la «pierre du martyr», mais on ne peut exclure la présence d'autres aménagements, une clôture par exemple<sup>75</sup>. Le fait que l'«acte de fondation» de l'abbaye de Saint-Maurice ait été – prétendument – établi *in virorum fletu* / Viroleto / Vérollez laisse penser que l'endroit jouissait déjà d'une importance majeure dans la vénération des martyrs de la légion Thébaine. Le plus ancien mur découvert dans les fouilles atteste une construction antérieure à la chapelle consacrée en 1290, mais sa situation chronologique reste imprécise. En revanche, le chapiteau d'angle en stuc au plâtre (cat. n° 8.1) semble bien provenir d'un édifice du haut Moyen Âge qui s'élevait à cet endroit et comprenait des espaces ou des aménagements voûtés. La tradition, consignée au XVII<sup>e</sup> siècle et selon laquelle le sanctuaire de Vérollez aurait été restauré vers 1100<sup>76</sup>, serait ainsi crédible.

«Agaune est à environ 60 milles de Genève et à 14 milles de la tête du lac Léman, dans lequel se jette le Rhône. Il est situé dans une vallée entre les montagnes des Alpes. On y aborde difficilement par un chemin rude et étroit; car le Rhône, minant les rochers à leur base, laisse à peine aux passants un chemin praticable. Mais, les gorges une fois franchies, on découvre tout à coup, entre les pentes rocheuses des montagnes, une plaine assez spacieuse». Cette saisissante description topographique du goulet de Saint-Maurice est donnée par Eucher dans la *Passio Acaunensium martyrum*<sup>77</sup>. A cet ancien témoignage littéraire peut être ajouté celui de la Vie des Pères du Jura, dont la préface évoque le site d'Agaune: «... s'il est reconnu que votre Agaune, d'après son antique nom gaulois, est, selon la véridique préfiguration de Pierre, «pierre» non seulement dès l'origine, de par la nature, mais maintenant aussi par son église...»<sup>78</sup>.

Il se trouvait là, à la fin du premier millénaire, quantité d'églises, toutes en relation plus ou moins étroite avec l'abbaye de Saint-Maurice<sup>79</sup>. La tradition rapporte en effet que Sigismond, en plus de la construction du monastère, avait fait élever d'autres églises à Agaune, mais on ignore combien et desquelles il s'agit<sup>80</sup>. Parmi les plus anciennes, on connaît, à proximité du monastère, l'église paroissiale dédiée primitivement à saint Jean l'Évangéliste et qui, ayant accueilli la sépulture du roi Sigismond, reçut plus tard le double patronyme de Jean et Sigismond (aujourd'hui Saint-Sigismond)<sup>81</sup>. On sait en outre une église funéraire mérovingienne, Notre-Dame Sous-le-Bourg<sup>82</sup> et un ermitage dans la falaise dominant

<sup>75</sup> La tradition locale a laissé le souvenir d'une place enceinte d'un mur, sur laquelle on ne pouvait ni faucher l'herbe, ni faire paître le bétail. GROS, *Le pèlerin*, p. 61; DALLONI, *Au cœur du Valais chrétien*, p. 19-20.

<sup>76</sup> Voir ci-dessous les pièces justificatives, n° 2.

<sup>77</sup> *Passio Acaunensium martyrum*, 5, dans la traduction de GROS, *Le Pèlerin*, p. 9-10.

<sup>78</sup> *Vie des Pères du Jura*, 3.

<sup>79</sup> Cf. BLONDEL, «L'abbaye de St-Maurice d'Agaune et ses sanctuaires. Une ville sainte».

<sup>80</sup> THEURILLAT, «Textes médiévaux», p. 170.

<sup>81</sup> THEURILLAT, «Textes médiévaux», p. 170.

<sup>82</sup> THEURILLAT, «Textes médiévaux», p. 171; cf. BLONDEL, «La chapelle Notre-Dame Sous-le-Bourg».

l'abbaye, qui semble remonter à saint Amé, moine du VII<sup>e</sup> siècle<sup>83</sup>. En dehors du bourg, l'hospice Saint-Jacques, destiné principalement aux pèlerins, apparaît en 984 comme propriété de l'abbaye, puis en 1217<sup>84</sup>, avec sa chapelle, comme *domus pauperum* (maison des pèlerins)<sup>85</sup>. Carlen<sup>86</sup> suppose que la maison peut être identifiée avec le *diversorium* (auberge) mentionné par Eucher au V<sup>e</sup> siècle<sup>87</sup>. Parmi les buts de pèlerinage figure donc aussi, outre le monastère, le lieu de supplice des martyrs de la légion Thébaine *in virorum fletu* / Viroleto / Vérollez, où existe au premier millénaire, sinon une première chapelle, du moins un site dûment marqué.

### *Etude comparative des chapelles de pèlerinage successives de Vérollez*

Les fouilles archéologiques ont fait apparaître, outre les vestiges les plus anciens, déjà évoqués, les restes de deux églises successives. Il s'agit du sanctuaire consacré en 1290, avec ses transformations et adjonctions ultérieures, et de la chapelle de 1746, dont la disposition originale et une série de modifications plus tardives ont pu être mises en évidence. D'un point de vue structurel, ces deux constructions présentent des traits communs et des traits distinctifs, mais tous significatifs.

1. Dans les deux cas, il s'agit d'un agencement complexe dont le noyau est une église. Contrairement à la construction gothique, à laquelle des annexes n'ont été ajoutées que peu à peu, la chapelle baroque inclut d'emblée plusieurs espaces secondaires.

2. L'église gothique, tout comme l'église baroque, présente un espace central voûté. La chapelle la plus récente est une construction centrée aux angles adoucis concaves. La première construction était une église-salle à sanctuaire rectangulaire qui se distinguait de la nef voisine par son voûtement et un léger retrait sur le nu intérieur des murs gouttereaux. La cloison, que l'on peut vraisemblablement interpréter comme chancel, est le résultat d'une intervention ultérieure.

3. Les deux constructions disposent d'une annexe à deux locaux sans accès direct à l'église. Dans la chapelle gothique, cette annexe se trouvait au nord, tandis qu'elle était au sud-ouest du sanctuaire de l'église baroque<sup>88</sup>. Une cheminée, plus

<sup>83</sup> THEURILLAT, «Textes médiévaux», p. 170-171; cf. BLONDEL, «La chapelle Notre-Dame du Scex».

<sup>84</sup> THEURILLAT, «Textes médiévaux», p. 171.

<sup>85</sup> Sur cette notion, voir Edmond-René LABANDE: «"Pauper et peregrinus". Les problèmes du pèlerin chrétien d'après quelques travaux récents», in *Wallfahrt kennt keine Grenzen. Themen zu einer Ausstellung des Bayerischen Nationalmuseums und des Adalbert-Stifter-Vereins, München*, hg. v. Lenz KRISS-RETTEBECK und Gerda MÖHLER, München, Zürich 1984, p. 23-32.

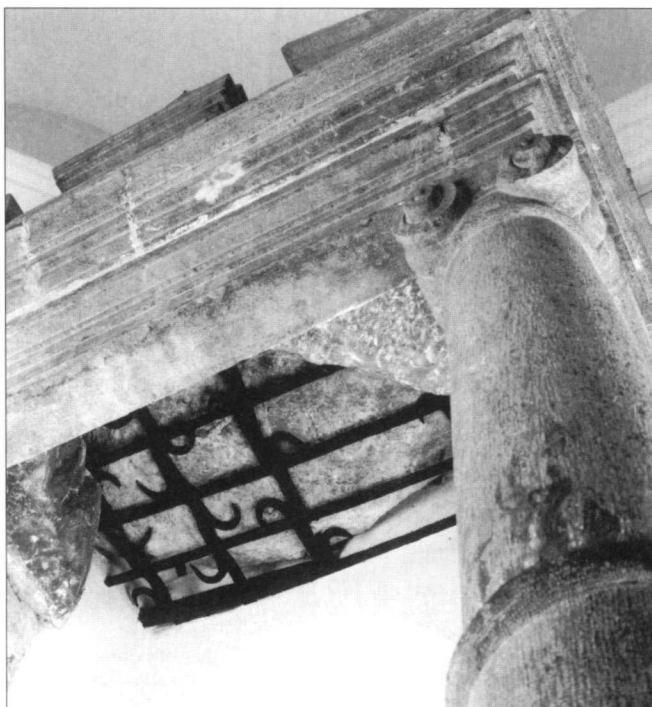
<sup>86</sup> CARLEN, *Kultur des Wallis im Mittelalter*, p. 146; cf. *Passio Acaunensium martyrum*, 18.

<sup>87</sup> Des fouilles effectuées dans le secteur de la chapelle de l'hospice Saint-Jacques ont mis au jour les restes d'une église qui a pu être datée de l'«époque romaine tardive ou du Haut Moyen Âge»: Martin SCHMIDHALTER, «Saint-Maurice, distr. de Saint-Maurice: Chapelle de l'Hospice Saint-Jacques», in *Vallesia* 46, 1991, p. 226-227.

<sup>88</sup> Dans la chapelle baroque, une porte avait été percée dans une seconde phase, pour assurer la liaison. En la condamnant, la récente restauration a refermé le passage.

tard abandonnée, témoigne d'un séjour parfois prolongé des pèlerins dans ces locaux. C'est dans ce contexte qu'il faut évoquer l'installation, en 1637, d'un hypocauste dans une cuisine<sup>89</sup>. La construction précédente disposait donc d'une cuisine, sans doute destinée au ravitaillement des pèlerins, mais elle n'a pas pu être localisée lors des fouilles. On ne sait rien d'une éventuelle installation analogue dans la construction baroque.

4. Au sud-ouest de la chapelle actuelle se trouve un baldaquin soutenant, par une grille de fer, une dalle de pierre dont la tradition fait le lieu de l'exécution des martyrs. Deux colonnes reposant sur un socle et munies d'un chapiteau à volutes soutiennent un entablement couronné d'un fronton brisé à décor saillant. On l'a déjà vu, des considérations stylistiques permettent de dater le baldaquin du XVII<sup>e</sup> siècle et de le mettre en relation avec un don du chanoine Quartéry en faveur de l'ornementation de la pierre «in marmore et ferro, ut hodie exstat» («en marbre et en fer, telle qu'elle se trouve aujourd'hui»). L'inscription, d'aspect quelque peu



*Fig. 30 Vue du baldaquin avec la grille soutenant la pierre. (Photo J.-M. Biner)*

<sup>89</sup> Voir ci-dessous les pièces justificatives.



éclaté, du millésime «1744» sur l'entablement serait donc ultérieure, remontant peut-être au moment de la remise en place du baldaquin lors de la construction de la chapelle actuelle.

Le grillage, fait de barres de fer et supportant la pierre, pourrait dater du Moyen Âge (fig. 30). Il manque une barre transversale, ainsi que le montrent les trous de rivets à l'extrémité de deux fers. La disposition des fers, munis de dents recourbées, laisse penser qu'il existait autrefois un autre support. Comme en outre l'extension de la grille ne correspond pas à la profondeur du baldaquin actuel, on doit en conclure que cette grille a été reprise d'une installation plus ancienne.

Ces observations permettent de reconstituer trois phases de la création du baldaquin. Une première installation analogue, d'époque médiévale, est reprise, «in marmore et ferro», au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle; lors de la reconstruction de la chapelle, ce baldaquin a été transféré à son emplacement actuel et, en mémoire de cet événement, la date «1744» inscrite sur l'entablement.

Dans l'église précédente, le baldaquin se trouvait peut-être hors du sanctuaire, contre la paroi nord de la nef. Lors des fouilles, on a découvert, appuyée contre le côté ouest de la fondation séparant la nef du chœur, une fondation perpendiculaire et, plus loin, une base de pilier: ces éléments définissent une construction d'extension analogue à celle du baldaquin actuel. On peut donc supposer que le baldaquin, muni d'un dispositif pour exposer la pierre, se trouvait à cet emplacement de l'ancienne église. La fondation qui, en deux segments, traverse l'église du nord au sud, devrait appartenir à un chancel à entrée axiale. La fondation paraît trop faible et l'ouverture de l'arc trop étroite pour une clôture de chœur monumentale. Il est plus vraisemblable d'admettre que les pèlerins malades, debout sous la pierre dont ils attendaient leur guérison, pouvaient voir, par-dessus le chancel, le maître-autel et son éventuel retable, tout comme aujourd'hui le retable d'autel représentant l'exécution des martyrs est tourné vers les fidèles rassemblés en prière sous le baldaquin.

5. L'annexe à deux locaux que nous avons déjà évoquée, au sud-ouest de l'église actuelle, se situe derrière le baldaquin actuel (soutenant la pierre). À l'origine, il existait dans le mur de fond du baldaquin une fenêtre qui assurait la liaison visuelle entre l'annexe et l'église<sup>90</sup>. L'annexe correspondante, située sur le côté nord de l'église précédente, présentait une disposition analogue derrière le baldaquin. Le mur du fond semble également avoir été percé d'une fenêtre dont l'empreinte de la tablette était peut-être conservée du côté de l'annexe. Manifestement, cette liaison optique entre l'annexe, lieu de séjour des pèlerins, et l'église, à travers le baldaquin, a été un élément important dans les deux constructions successives.

<sup>90</sup> Après divers remaniements, cette fenêtre a été rétablie lors de la dernière restauration.

### *Le développement architectural des constructions*

La chapelle consacrée en 1290 (fig. 31) était une salle rectangulaire à chœur peut-être voûté en berceau, de volume distinct de celui de la nef, à plafond probablement plat. Une marche marquait peut-être le passage de l'un à l'autre, mais aucune observation ne permet de l'affirmer. La combinaison d'une salle à plafond plat avec un sanctuaire voûté en berceau se rencontre à la même époque à la chapelle du château d'Oberhofen BE<sup>91</sup>. Les dimensions du bâtiment sont ici plus réduites, le sanctuaire moins profond et il manque un retrait marquant la transition entre chœur et nef; néanmoins, que la largeur ait été constante (à Oberhofen) ou que la transition ait été marquée par un léger retrait (à Vérollez), on a affaire à une disposition architecturale analogue dans les deux cas, par l'assemblage d'un volume à plafond plat et d'un volume voûté.

La chapelle de Vérollez ne comprenait aucune annexe à l'origine. Des restes d'enduits polychromes indiquent qu'au moins certaines parties de l'église étaient peintes, sans qu'il soit possible de dater la création de ce décor. Dans une phase ultérieure, peut-être au XIV<sup>e</sup> siècle, une division a été introduite entre la nef et le chœur, sous la forme d'un chancel. Cette transformation paraît être liée à la

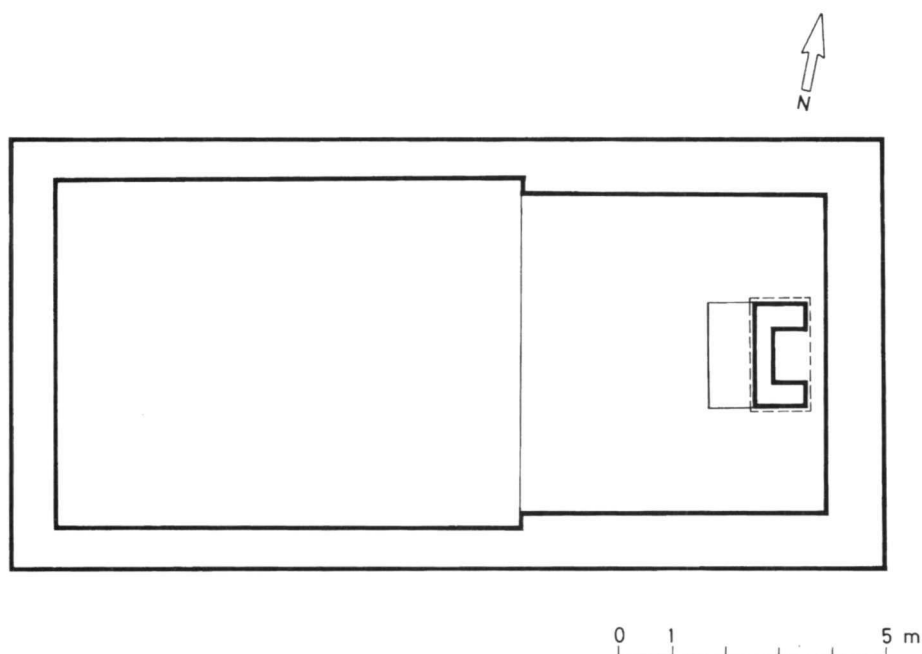


Fig. 31 Plan de la chapelle, reconstitution de l'état en 1290. (Dessin Franz Wadsack)

<sup>91</sup> *Kunstführer*, III, p. 396.

construction d'un élément d'apparence proche du baldaquin actuel. C'est également dans une phase secondaire que l'on ajoute au nord du sanctuaire une annexe à deux locaux, qui semble bien avoir servi d'infirmérie. Comme le montre la disposition dans la construction suivante, l'emplacement de l'infirmérie (fig. 32

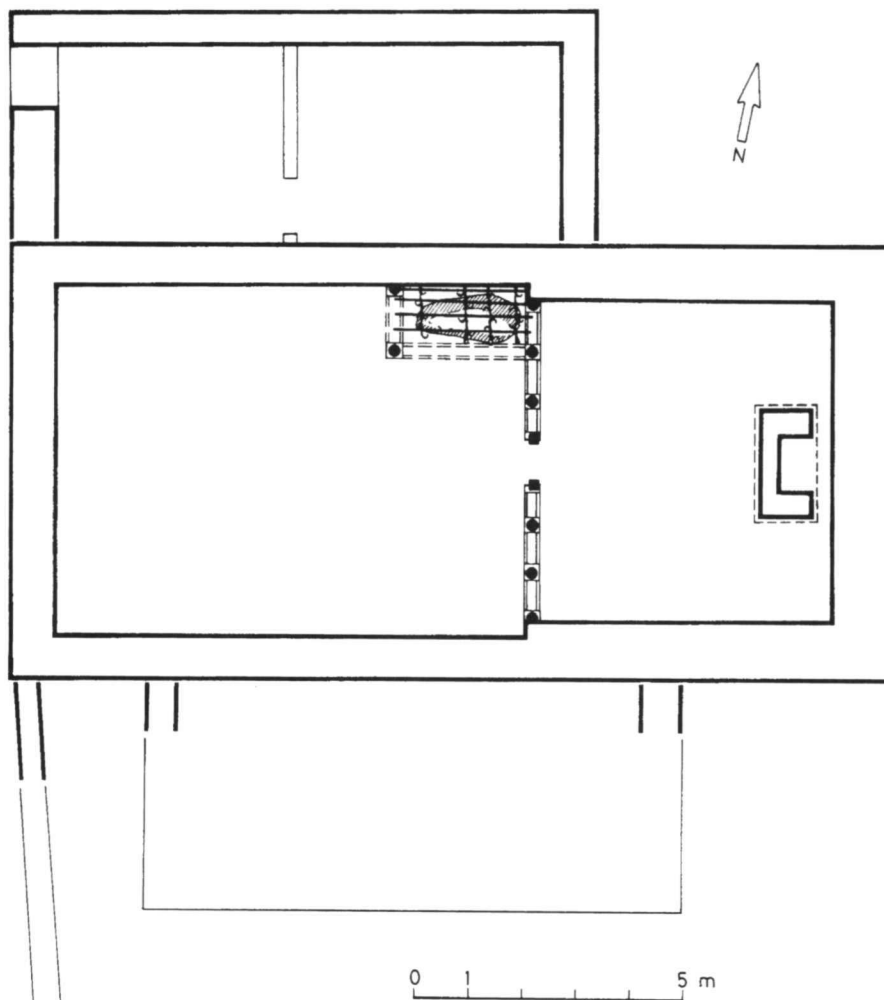
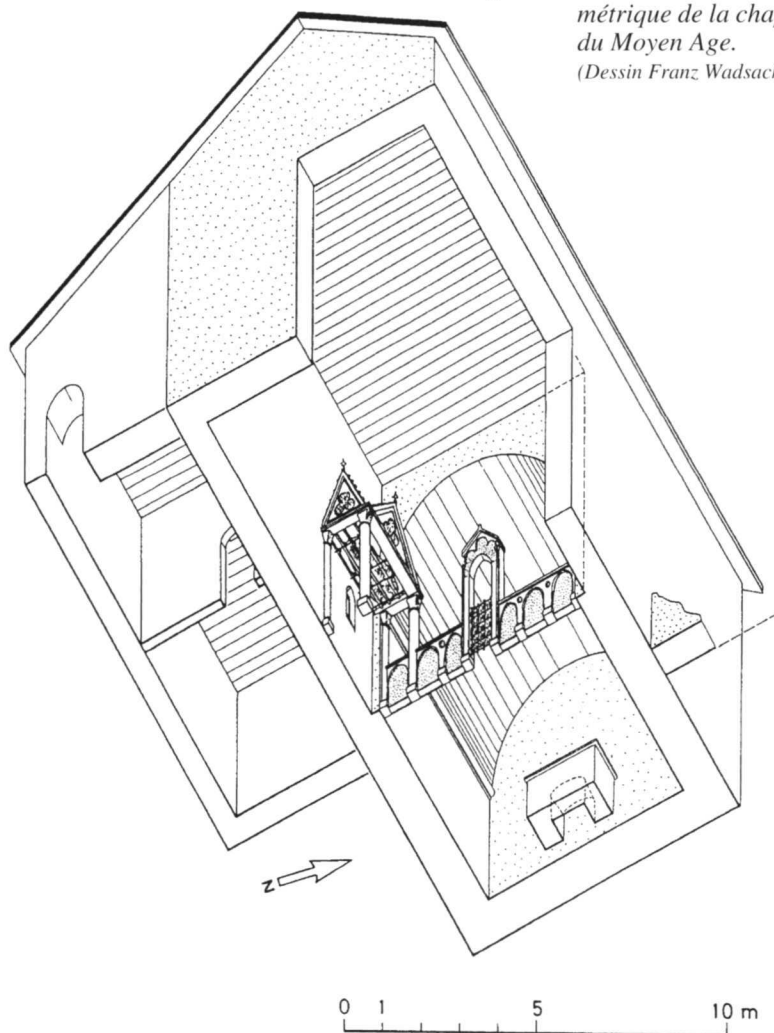


Fig. 32 Plan de la chapelle gothique avec les transformations du XIV<sup>e</sup> (?) siècle.  
(Dessin Franz Wadsack)

et 33) trouve son sens à proximité de l'endroit où l'on priait, sous la pierre dont on attendait qu'elle guérît les malades. On peut admettre que déjà dans cette ancienne disposition, une liaison visuelle était prévue depuis l'annexe jusqu'à la pierre et à l'église, qui n'était directement accessible de l'annexe, ni dans la construction médiévale, ni dans la construction baroque. Avec l'aménagement du second sol, on a installé un banc le long de la paroi nord de la nef. A la suite de l'infirmérie supposée, on construisit encore une annexe, sur le côté sud de l'église, annexe dont l'existence devrait aussi être liée à l'afflux des pèlerins. C'est peut-être là que se situait la cuisine, dont un texte nous révèle l'existence en 1637. Enfin, un segment de mur plus étroit peut être le vestige d'une enceinte.

Le XVII<sup>e</sup> siècle est marqué par diverses rénovations de la chapelle et de son aménagement. Vers le milieu du siècle, le baldaquin est refait. Le témoignage

Fig. 33 *Essai de reconstitution axonométrique de la chapelle à la fin du Moyen Age.*  
(Dessin Franz Wadsack)



numismatique laisse penser que c'est dans le même contexte qu'on a procédé à l'important rehaussement du sol de la chapelle. Une marche devait exister entre le chœur et la nef. L'ancien chancel est abandonné et sa fondation recouverte par le hérisson de pierres qui forme le premier soubassement du nouveau sol. Mais la stratigraphie et la fouille des niveaux montrent que lors du chantier baroque, on a démonté un second chancel reposant sur le hérisson de pierres. Comme nous n'en avons aucune trace positive, nous devons nous figurer un aménagement léger, en bois ou en stuc. En 1662, si l'on en croit le millésime gravé, on créa le portail occidental, repris dans la construction baroque. En 1673, un don fut octroyé «pour l'ornement de la chapelle et la commodité des infirmes»<sup>92</sup>, mais on ignore à quelle réalisation fut affecté le montant.

La chapelle consacrée en 1746 rassemble en une unité architecturale tous les éléments peu à peu agrégés à la chapelle gothique. Le sanctuaire lui-même prit aussi un aspect beaucoup plus compact, conçu comme un espace centré. Comme le montre la charpente, qui remonte à cette construction, une seule toiture à six pans couvrait l'ensemble. Le plan centré du sanctuaire n'apparaissait donc pas à l'extérieur, comme on peut le supposer également pour la construction antérieure. Le clocheton juché sur le toit, que nous montre déjà, surdimensionné, une gravure de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (fig. 34) peut très bien appartenir à l'état primi-

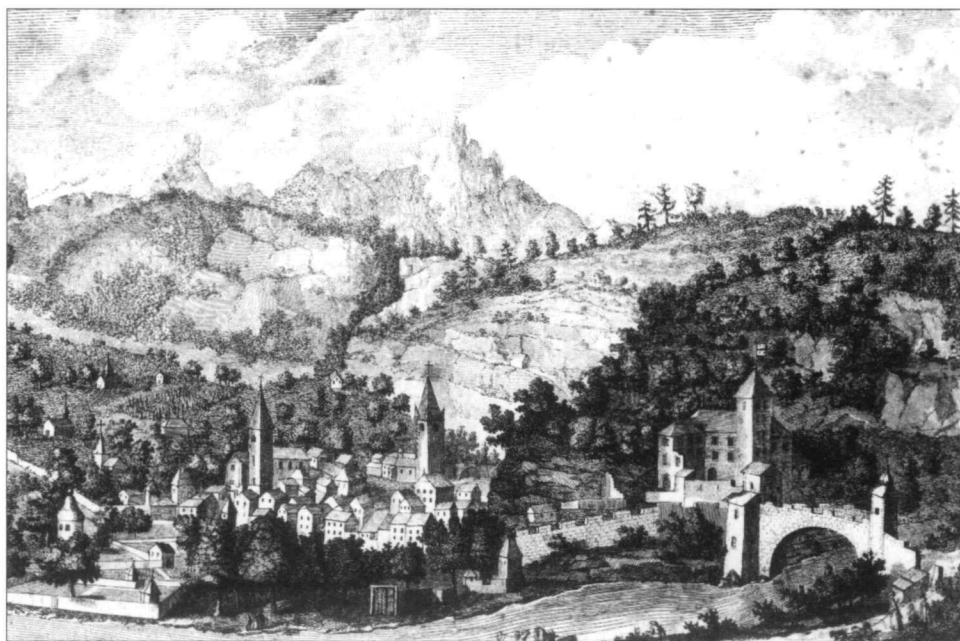


Fig. 34 Vue de St-Maurice sur une gravure anonyme du XVIII<sup>e</sup> siècle. (Photo J.-M. Biner)

<sup>92</sup> Ci-dessous, pièces justificatives, n° 10.

tif de l'édifice baroque. L'infirmerie, équipée d'une cheminée, fut à nouveau mise en communication avec le baldaquin, repoussé dans l'angle sud-ouest de la chapelle. Du côté ouest, à l'extérieur du sanctuaire proprement dit, on éleva une large tribune. Sous la tribune, un narthex, donnait accès aussi bien à l'église qu'à l'infirmerie. Les parois de ce narthex montrent encore de nombreuses inscriptions laissées par les pèlerins (fig. 10). Des sources mentionnent aussi des tablettes d'ex-voto, «qui formaient une frise autour du sanctuaire»<sup>93</sup>, mais disparues depuis. C'est probablement à ce narthex que fait allusion un passage du texte de consécration de la chapelle *cum aediculo in parte anteriori pro aegrotis illuc undique confluentibus* («avec un petit édifice antérieur pour les malades qui affluent ici de toutes parts»).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'infirmerie fut transformée en sacristie et, peut-être en compensation, de nouvelles pièces furent créées dans le volume des combles, au-dessus de la tribune. L'ouverture donnant de la tribune vers le sanctuaire fut condamnée. La travée orientale du narthex fut isolée pour former une antichambre à la chapelle; le narthex a été rétabli lors de la dernière restauration. Un accès direct fut créé, menant de l'église aux étages supérieurs.

Comme on l'a vu, une disposition centrée de l'espace est perceptible dans l'église gothique aussi bien que dans l'église baroque<sup>94</sup>, mais sans être visible de l'extérieur. Dans chacune des églises successives se trouvait une installation en forme de baldaquin qui, selon la tradition, portait la pierre des martyrs, sous laquelle se rassemblaient les malades pour prier en vue de leur guérison<sup>95</sup>. Il convient cependant de remarquer que, dans la première église, ce dispositif n'est intervenu que *dans une phase ultérieure*. L'idée selon laquelle on devait se placer sous la pierre pour prononcer ses prières n'est donc apparue que tardivement, peut-être au XIV<sup>e</sup> siècle; c'est du moins l'hypothèse que permet l'examen des maçonneries, en l'absence d'autres témoignages qui donneraient plus d'assurance. La pierre n'a été «élevée» qu'à ce moment. Les premières constructions, et probablement encore la chapelle consacrée en 1290, ont donc dû être édifiées au-dessus de la pierre, qui matérialiserait l'invention d'un lieu de supplice pour les martyrs de la légion Thébaine. On peut penser que la pierre était insérée dans le sol du sanctuaire de l'église gothique, couvert à la manière d'un baldaquin. Peut-être la dalle de marbre du dernier niveau de sol constitue-t-elle une réminiscence de la situation initiale,

<sup>93</sup> DALLONI, *Au cœur du Valais chrétien*, p. 20-21. GROS, *Le Pèlerin*, p. 62.

<sup>94</sup> Sur la centralité des églises à caractère votif ou de pèlerinage, voir Adolf REINLE: *Zeichensprache der Architektur. Symbol, Darstellung und Brauch in der Baukunst des Mittelalters und der Neuzeit*, Zürich, München, 1976, p. 102-104; Matthias UNTERMANN: *Der Zentralbau im Mittelalter. Form, Funktion, Verbreitung*, Darmstadt, 1989, p. 167-173.

<sup>95</sup> Sur la signification particulière attachée aux pierres et aux rochers dans les lieux de pèlerinage de notre pays, voir Heinz HORAT: *L'Architecture religieuse*, Disentis, 1988, p. 111-113 (*Ars Helvetica*, III).

rappelant aux pèlerins l'ancienne fonction de cette pierre, telle qu'elle apparaît sur le retable à l'image de Maurice succombant sur la pierre (fig. 35).



Fig. 35 *Le martyre de saint Maurice sur le retable de Vérollez.* (Photo J.-M. Biner)

### *Un nouvel essor par l'élévation des reliques*

L'élévation de la pierre de Vérollez<sup>96</sup> s'inscrit dans une série de découvertes en relation avec le culte des reliques des martyrs d'Agaune. En 1225, les ossements de saint Maurice et de ses compagnons nommément identifiés sont retirés de leur tombeau et élevés sur le maître-autel de l'église de pèlerinage, où ils sont déposés dans un reliquaire fabriqué à cet effet<sup>97</sup>. Cet écrin, connu sous le nom de

<sup>96</sup> De manière peu convaincante, un guide de pèlerinage, plus récent, explique que la pierre a été placée «là pour la défendre contre les pieux larcins des pèlerins».

<sup>97</sup> DUPONT LACHENAL, «L'abbé Nantelme».

châsse de l'abbé Nantelme, est conservé encore de nos jours avec son inscription qui rappelle l'élévation des reliques le 25 octobre 1225 (fig. 36)<sup>98</sup>.

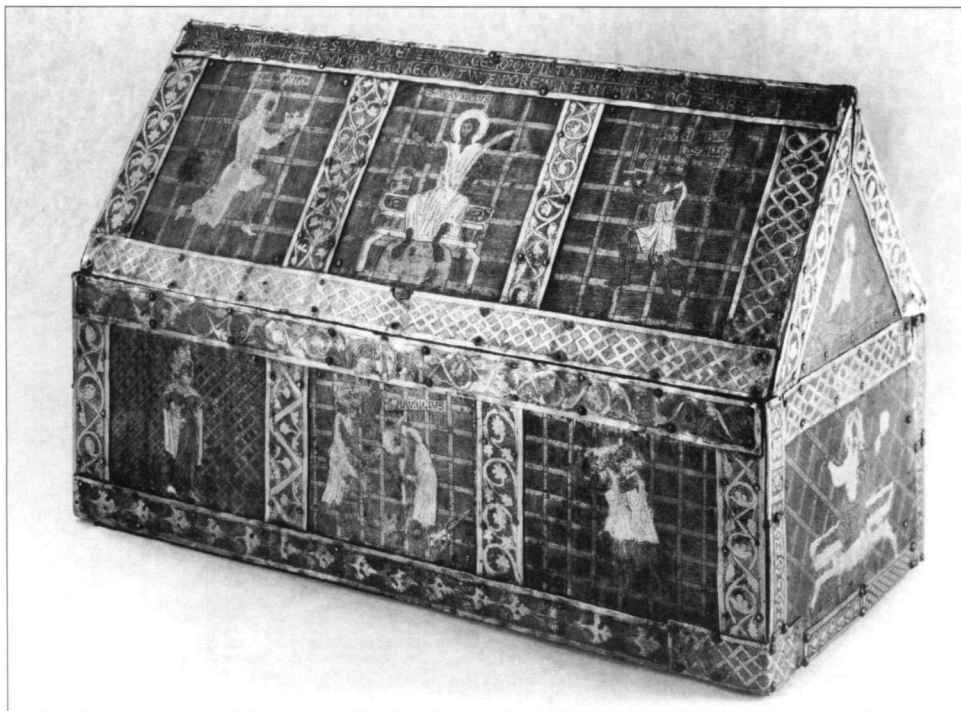


Fig. 36 La châsse dite de l'abbé Nantelme. (Photo J.-M. Biner)

Il semble que l'élévation de ces reliques ne s'est pas produite sans oppositions. C'est ce que nous indique en tout cas la donation, en 1227, d'un cierge qui devait brûler jour et nuit devant la châsse de saint Maurice. La lettre de donation du comte Thomas I<sup>er</sup> de Savoie stipule en effet que l'affectation de ces montants ne resterait valable que tant que les ossements de saint Maurice seraient conservés dans le reliquaire et à l'endroit où ils se trouvent en 1227<sup>99</sup>. L'élévation des reliques, qui faisaient l'objet d'une fête commémorative annuelle au couvent de Saint-Maurice<sup>100</sup>, donna un nouvel essor au culte des martyrs de la légion Thébaine et on l'assortit de plus strictes exigences sur la diffusion des reliques, dont l'octroi entraînait des obligations précises<sup>101</sup>.

<sup>98</sup> BOUFFARD, *Saint-Maurice d'Agaune*, p. 131-138 et 190-193.

<sup>99</sup> DUPONT LACHENAL, «L'abbé Nantelme», p. 416-417.

<sup>100</sup> GRUBER, *Die Stiftungsheiligen*, p. 142.

<sup>101</sup> ZUFFEREY, *Die Abtei Saint-Maurice d'Agaune*, p. 163, 203-204.



Une seconde élévation de reliques se produisit à Saint-Maurice en 1365, en présence de l'empereur Charles IV, qui fit halte à l'abbaye de Saint-Maurice au retour de son couronnement au titre de roi de Bourgogne<sup>102</sup>. La *Chronique du Comte Amé (VI) dit le Comte Verd*, rédigée au XV<sup>e</sup> siècle, relate la découverte de la tombe et l'élévation des reliques de saint Sigismond:

«[Ils] demandèrent à l'Abbé [de St-Maurice] et aux Chanoynes où était la sépulture de Saint Sigismond ? Seigneurs, dit l'Abbé, l'Eglise savon nous bien, mais la sépulture ignorons où elle soit. Adhonc les mena l'abbé en une petite église hors de l'Eglise de l'abbaye, et là l'Empereur mit avant une chronique ancienne laquelle contenoit la vie de Saint Sigismond, et ainsi comme il avait été ensevely et muré en un mur et une chapelle dessoubs terre. Leués les Chroniques, l'empereur fit revestir l'abbé et les chanoines et à grand nombre de torches s'en entra bas en la chapelle. Lors dit aux religieux: «Perciez le mur cy endroit.» - Volontiers Sire, dirent-ils. Sy n'eurent guère à piquer qu'ils trovèrent une cave à manière d'une armoire, et là gisoit Saint Sigismond, roi de Bourgogne, et ses deux enfants auprès de luy, dont prinrent à chanter moult louanges. Quant ils eurent trouvé le corps saint, sy en print l'empereur le chief pour emporter avec lui et le corps fut mis en une fierte [châsse] moult riche sur le grand haultel de cette église de Saint Maurice.»<sup>103</sup>

La tombe de saint Sigismond dans la crypte de l'église dont il est le patron fut ouverte et ses ossements portés à l'autel<sup>104</sup>. La châsse offerte par l'empereur Charles fut ensuite placée dans une niche sur le revers de la base d'autel. Elle fut protégée par un grillage massif, offert en 1380 par Edouard, évêque de Sion<sup>105</sup>. (fig. 37) L'élévation des reliques de saint Sigismond a également donné un élan sensible au culte des saints<sup>106</sup>.

Une niche pareille à celle du maître-autel de l'église Saint-Sigismond existait aussi derrière l'autel de la chapelle de Vérollez, consacré en 1290 (fig. 33)<sup>107</sup>. Ici la niche n'était que difficilement accessible puisque la base de l'autel ne se trouvait qu'à 30 cm du mur du chevet. Elle a pu cependant servir de la même manière à la conservation de reliques<sup>108</sup>.

<sup>102</sup> BOEHM, *Geschichte Burgunds*, p. 162-163; MACHILEK, *Privatfrömmigkeit und Staatsfrömmigkeit*, p. 94.

<sup>103</sup> GAULLIEUR, «Les chroniques de Savoie», p. 166. Sur la datation de la chronique d'Amé(dée) VI (1334-1383), *ibid.*, p. 68. Sur le roi Sigismond, vénéré comme martyr, voir FOLZ, *Les Saints rois*, p. 23-25, 196-197 et 208.

<sup>104</sup> STÜCKELBERG, *Sigismund*.

<sup>105</sup> STÜCKELBERG, *Sigismund*.

<sup>106</sup> GRUBER, *Die Stiftungsheiligen*, p. 166-168; BOEHM, *Geschichte Burgunds*, p. 66-68; FOLZ, *Les saints rois*, p. 176.

<sup>107</sup> Un autel masif à niche postérieure, datant des environs de 1300 a également été découvert dans l'ancienne église des Augustines de Frauenkappelen BE. Une monographie sur l'église (aujourd'hui paroissiale) de Frauenkappelen est actuellement en préparation. Voir en attendant le rapport provisoire de Georges DESCŒUDRES: «Frauenkappelen, Kirche. Flächengrabung anlässlich der Innenrestaurierung 1987», in *Archäologie im Kanton Bern*, 2, 1992, p. 123-124.

<sup>108</sup> Cf. Joseph BRAUN: *Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung*, Bd. I, München 1924, p. 237-240: «Blockaltäre mit Nischen».

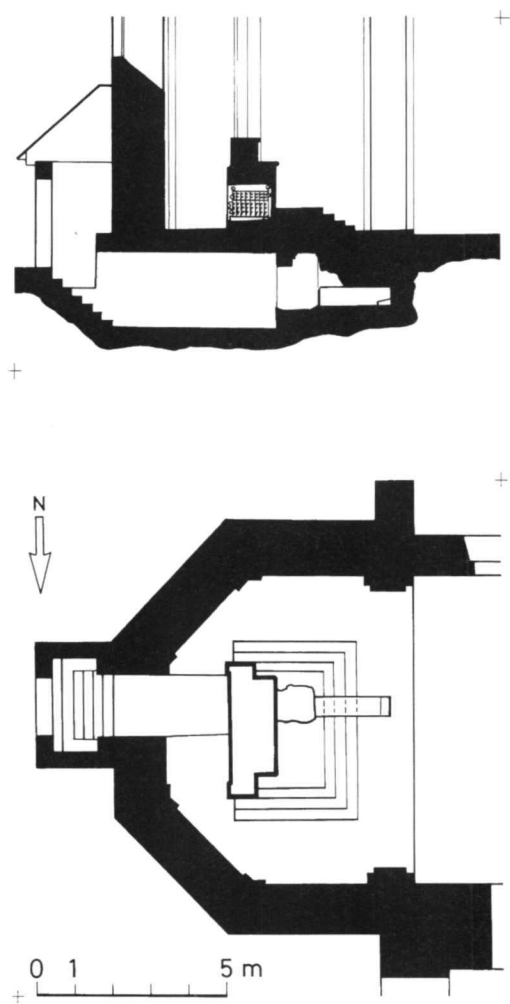


Fig. 37 *St-Maurice, église St-Sigismond. Plan et coupe de la crypte avec le maître-autel, d'après Stückelberg. (Dessin Franz Wadsack)*

Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, on a procédé deux fois à Saint-Maurice à l'élévation de reliques de martyrs – le roi Sigismond, assassiné avec sa famille en 524 étant aussi considéré comme un martyr<sup>109</sup>. De telles exhumations de reliques et leur exposition dans des châsses richement décorées déposées sur ou dans les autels étaient très fréquentes depuis le XII<sup>e</sup> siècle: «Car Dieu ne tolère pas que les corps restent enfouis sous la terre; Il veut les voir élevés à l'autel; et s'il existait un lieu

<sup>109</sup> FOLZ, *Les Saints rois*, p. 23-25.

encore plus vénérable, c'est là, j'en suis convaincu, qu'Il les ferait placer», écrit l'annaliste du couvent de Petershausen près de Constance vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>110</sup>. A Agaune, l'exhumation des reliques donna un essor important et durable au culte de chacun des deux saints, Maurice et Sigismond. L'élévation de la pierre, qui semble s'être produite au XIV<sup>e</sup> siècle, ne constitue donc pas un exemple isolé. On peut admettre que l'on a ainsi tenté de donner aussi une impulsion nouvelle au culte pratiqué au champ des martyrs, ce que confirme indirectement l'adjonction des annexes à la chapelle. L'idée selon laquelle le pèlerinage au lieu de supplice des martyrs de la légion Thébaine était particulièrement indiqué pour la guérison des maladies, semble n'apparaître qu'avec l'élévation de la pierre. La relation entre les soins aux malades et le sanctuaire n'est attestée par des sources *contemporaines* que depuis le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>111</sup>. De même, dans l'acte de consécration de 1746, il est fait explicitement mention des malades, qu'ignore le document de 1290. Le «livre des miracles», c'est-à-dire la recension des guérisons de malades, n'a été établi qu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Des pièces de séjour, chauffées et séparées de l'église, la cuisine, mentionnée en 1637 et révélée indirectement par la découverte de vaisselle culinaire, de vaisselle de table et de récipients datés entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles (cat. n<sup>os</sup> 2.1-4, 3.1, 3.3) indiquent qu'à Vérollez, peut-être dès la fin du Moyen Age, on disposait d'installations permettant le séjour prolongé des pèlerins. Le récit de voyage du fribourgeois Ernst Bivermann en 1668 atteste qu'il en était bien ainsi: «J'ai passé d'abord à Agaune. Là, j'ai visité l'endroit où les saints martyrs ont été exécutés. Je vis là une grande pierre soutenue par un grillage de fer<sup>112</sup>; c'est sur cette pierre que Maurice s'était agenouillé avant d'être décapité. On y a vu des taches de sang. Des parents placent leurs enfants malades sous la pierre, et les y laissent des jours et des nuits, jusqu'à ce qu'ils guérissent avec le secours des saints martyrs. On conduit aussi à cette pierre des malades mentaux».<sup>113</sup>

### *Félix et Régula*

La distinction topographique entre le lieu d'exécution et le lieu de sépulture, telle qu'elle apparaît dès l'époque carolingienne à Saint-Maurice, trouve un parallèle dans le martyrium des saints Félix et Régula à Zurich, qu'une tradition plus récente – carolingienne elle aussi – associe à la communauté des martyrs de la légion Thébaine. Le récit du martyre de Félix et de sa sœur Régula semble avoir été rédigé dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Les plus anciens manuscrits

<sup>110</sup> Cité d'après ANGENENDT, *Heilige und Reliquien*, p. 177-178.

<sup>111</sup> Lorsque les sources internes de l'abbaye, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, font état de guérisons opérées anciennement, elles peuvent très bien projeter sur le passé une situation qui existait du temps de leur rédaction. Voir les pièces justificatives ci-dessous et ZUFFEREY, *Die Abtei St-Maurice d'Agaune*, p. 194, notes 109 et 110; les passages cités, décrivant des événements du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles, n'ont été transcrits qu'au XVII<sup>e</sup> dans le *Liber Actorum Monasterii Agaunensis* (LAMA).

<sup>112</sup> Littéralement [*lapidem*] *suspensum ex catenis ferreis*, «[une pierre] suspendue à des chaînes de fer», mais cela peut aussi désigner un grillage fait de barres de fer.

<sup>113</sup> *Acta Sanctorum*, Septembris VI, 356.

remontent à la fin du VIII<sup>e</sup> ou au début du IX<sup>e</sup> siècle<sup>114</sup>. Selon le récit de cette *Passio*, Félix et Régula furent passés au fil de l'épée, après avoir été maintes fois torturés, «sur le rivage de la rivière Limmat». C'est cependant à une quarantaine de *dextri* (mesure de longueur inconnue) en amont que les saints ont été inhumés, où, nous dit-on, ils reposent toujours *cum magno decore*. Le récit de la passion, «révélé par le Saint-Esprit au saint moine Florentius», nous rapporte une translation depuis le lieu d'exécution jusqu'au lieu d'inhumation, contrairement à ce qui se passe pour les Thébains d'Agaune: les corps des saints, nous dit-on, prirent eux-mêmes leur tête dans leurs mains et les portèrent à l'endroit où ils furent ensuite inhumés<sup>115</sup>. Ici aussi, c'est le tombeau qui est devenu le lieu principal de vénération des saints, le lieu où, «dès longtemps, des aveugles et des infirmes furent guéris, pour la gloire de Dieu et l'honneur des saints», pour reprendre le lieu commun littéraire utilisé par l'auteur de la *Passio*, et où fut élevé plus tard le Grossmünster<sup>116</sup>. Depuis la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les documents écrits identifient le lieu d'exécution de Félix et Régula avec l'emplacement de la «Wasserkirche»<sup>117</sup>, qui se trouvait sur une île de la Limmat, où *der merteil zites das wasser darumb flust* («qui est le plus souvent baignée par les eaux courantes»)<sup>118</sup>. Cette description topographique, tirée de la chronique de Heinrich Brennwald, rédigée entre 1508 et 1516, laisse malgré tout la possibilité d'une exécution perpétrée par basses eaux sur les rives de la Limmat, à l'emplacement où a été élevée plus tard la Wasserkirche<sup>119</sup>. Les fouilles effectuées en 1940-1941 ont révélé une succession de constructions religieuses commençant à la fin du premier millénaire, et apparemment déterminée par un bloc erratique plat qui en constitue le centre

<sup>114</sup> GUTSCHER, *Grossmünster*, p. 36-41; Urs BAUR: «Die älteste Legende der Zürcher Stadtheiligen», in *Die Zürcher Stadtheiligen*, p. 21-31. Cf. «Die Leidensgeschichte der Heiligen Felix und Regula», *ibid.*, p. 11-18.

<sup>115</sup> Sur le thème des céphalophores, voir BAUR: «Die älteste Legende der Zürcher Stadtheiligen», in *Die Zürcher Stadtheiligen*, p. 24-25.

<sup>116</sup> Les antécédents de l'église actuelle, construite vers 1100-1230, ne sont connus que dans les grandes lignes; cf. GUTSCHER, *Grossmünster*, p. 43-55.

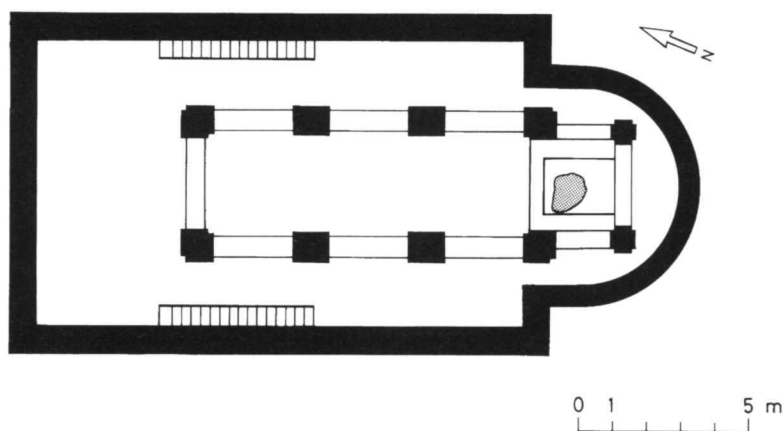
<sup>117</sup> Une nouvelle étude de la Wasserkirche paraîtra dans le volume des *Kunstdenkmäler* consacré à la vieille ville de Zurich, sous la plume de Christine BARRAUD WIENER et Peter JEZLER. Nous remercions Peter Jezler d'avoir bien voulu nous communiquer le manuscrit.

<sup>118</sup> Hansueli F. ETTER et Jürg HANSER: «Der spätere Legendenkreis nach Heinrich Brennwald», in: *Die Zürcher Stadtheiligen*, p. 32-46, en part. 45.

<sup>119</sup> Cette situation de basses eaux est fréquente en hiver. Des eaux extrêmement basses ont été observées pendant la construction de l'église actuelle en 1484; RIBI, «Ein zeitgenössisches Zeugnis», p. 103: «... do ward ym wynter das wasser als gar kleyn; vnd wie wol das es alle wynter kleyn wirt, so was es in fiel jaren nye so gar kleyn gesyn als do ze mal, vnd das dye kilch ymb ynd ymb drücken stünd» («... cet hiver-là, les eaux furent très basses. Et bien qu'il y ait des basses eaux chaque hiver, les eaux cet hiver-là n'avaient jamais été si basses depuis des années, si bien que l'église était entourée de terre ferme»).

cultuel (fig. 38)<sup>120</sup>. La légende des saints de la ville de Zurich – à Félix et Régula s’est ajouté Exuperantius dès le XIII<sup>e</sup> siècle – a été rédigée par Martin de Bartenstein, chanoine de l’abbaye des Augustins de Saint-Martin sur le Zürichberg, probablement à l’occasion de la reconstruction de la Wasserkirche dans les années 1480. Dans ce texte, il est fait mention d’une «large pierre» comme lieu de supplice sur laquelle aurait été très tôt érigée une chapelle. Les nombreux signes et miracles qui s’étaient produits ici avaient peu à peu sombré dans l’oubli, mais lors de la reconstruction de l’église, on était tombé sur cette pierre, où l’on aurait vu le sang encore frais des martyrs<sup>121</sup>.

Fig. 38 Zurich, Wasserkirche, première construction, d’après Vogt et Schneider. (Dessin Franz Wadsack)



Ce qui nous reste de la tradition historique relative à la «Wasserkirche» ne procède que depuis le XIII<sup>e</sup> siècle à une identification de l’endroit avec celui qui a vu mourir les martyrs, et ce n’est même que la chronique de Bartenstein, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, qui allègue l’existence d’une pierre comme lieu de la décollation. Dans la topographie liturgique de la ville de Zurich, telle que nous pouvons la percevoir

<sup>120</sup> VOGT/HERTER, *Wasserkirche*, p. 1-50; cf. SCHNEIDER/NIEVERGELT, *Wasserkirche*, p. 4 et fig. p. 5, où la première église est reconstituée avec un sanctuaire de plan absidial, contrairement à la reconstitution de Vogt.

<sup>121</sup> RIBI, «Ein zeitgenössisches Zeugnis», p. 103.

dans le *Liber Ordinarius* de Konrad von Mure (1260), la Wasserkirche semble n'avoir joué qu'un rôle secondaire<sup>122</sup>, étant admis toutefois que l'antagonisme entre la collégiale du Grossmünster et celle du Fraumünster peuvent avoir sensiblement influencé nos sources. Il nous paraît malgré tout que la Wasserkirche ne jouissait pas aux XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles de la considération que l'on attendrait à l'égard d'un lieu si éminemment lié à la vénération des saints protecteurs de la ville.

Néanmoins, on peut admettre que la pierre du martyr sous la Wasserkirche n'est pas une pure invention pieuse du Moyen Âge finissant. Ce que nous pouvons savoir du plus ancien sanctuaire repéré sur le site montre une disposition complexe à deux étages déterminée par la pierre, qui était placée probablement sous l'autel de l'étage supérieur et, entourée de quatre piliers dégagés, constituait le centre cultuel (fig. 38)<sup>123</sup>. Comme le suggère Martin von Bartenstein, cette pierre semble avoir perdu de sa signification au cours du temps, ce que montre aussi la disposition des églises ultérieures, en particulier celles issues des transformations et reconstructions du XIII<sup>e</sup> siècle. Ces transformations ont entraîné une réduction de l'étage inférieur, le maintien de l'accès à la pierre étant incertain dans ces phases plus récentes<sup>124</sup>. On en retire l'impression que la pierre a été redécouverte lors de la construction de l'église gothique. Peut-être la découverte simultanée d'une source minérale, qui connut momentanément une grande affluence comme source sacrée<sup>125</sup>, représentait-elle une tentative de valorisation culturelle de la Wasserkirche, quoiqu'on ne puisse établir aucun lien avec la vénération des saints protecteurs de la ville.

En rapport avec le sanctuaire de Vérollez, il est intéressant de noter, à une même période, l'association d'une pierre monumentale avec le lieu d'exécution des martyrs, tant à Agaune que chez les «Thébains» zurichois, Félix et Régula. Dans les deux cas, à une date qui ne se laisse pas cerner précisément<sup>126</sup>, une église a été élevée au-dessus de la pierre. A la Wasserkirche de Zurich, les premières constructions chrétiennes connues montrent une disposition déterminée par la pierre, qui est le centre cultuel. A Vérollez, pareille focalisation n'est perceptible qu'indirectement, par la forme de baldaquin donnée au sanctuaire de la chapelle de 1290, où la pierre devait se trouver à l'origine.

Dans les deux endroits, le culte semble avoir été revitalisé à la fin du Moyen Âge. A Vérollez, cela s'est matérialisé par l'élévation de la pierre. On y associait

<sup>122</sup> Christine BARRAUD WIENER et Peter JEZLER: «Liturgie, Stadtopographie und Herrschaft in den Festtagsprozessionen des Zürcher Liber Ordinarius», in Heidi LEUPPI (Hg.): *Der Liber Ordinarius des Konrad von Mure. Die Gottesdienstordnung am Grossmünster in Zürich*, Freiburg 1995, p. 127-156.

<sup>123</sup> VOGT/HERTER, *Wasserkirche*, p. 4-14 et 47; SCHNEIDER/NIEVERGELT, *Wasserkirche*, p. 4-5.

<sup>124</sup> VOGT/HERTER, *Wasserkirche*, p. 21-36; SCHNEIDER/NIEVERGELT, *Wasserkirche*, p. 6-10.

<sup>125</sup> RIBI, «Ein zeitgenössisches Zeugnis», p. 102-103.

<sup>126</sup> L'allégation de Bartenstein selon laquelle la construction d'un sanctuaire au-dessus de la pierre a suivi de peu le martyre de Félix et Régula est dépourvue de fondements historiques. En revanche, GUTSCHER, (*Grossmünster*, p. 41), fait remarquer à juste titre que la première construction identifiée sous la Wasserkirche est déjà si complexe avec ses deux étages qu'il est difficile de ne pas lui supposer des antécédents. Voir aussi VOGT/HERTER, *Wasserkirche*, p. 47.

l'idée que les malades qui se rassemblaient en prière sous la pierre y recevraient la guérison. Les annexes ajoutées ultérieurement témoignent d'une affluence non négligeable de pèlerins. A Zurich, il s'est produit dans le dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle une redécouverte de la pierre, qui avait apparemment sombré dans l'oubli. Jusqu'à quel point cet «oubli» trouvait sa justification dans la politique ecclésiastique locale, cela reste pour nous mystérieux. Comme le relate un témoin de cette époque, on aurait observé, au moment de la découverte de la pierre dans la Wasserkirche, le sang frais des martyrs. Le sang répandu par les martyrs a également joué un rôle non négligeable dans la tradition à Vérollez, ainsi que nous allons le voir.

### *Saint Martin, co-patron de la chapelle de Vérollez*

Comme la plupart des sanctuaires de pèlerinage, la chapelle de Vérollez est dédiée à la mémoire d'événements particuliers de la vie d'un ou de plusieurs saints, événements qui se sont déroulés dans un lieu particulier. On est surpris au premier abord de rencontrer saint Martin comme co-patron dans l'acte de consécration de 1290. Un bréviaire édité à Tours en 1612<sup>127</sup> mentionne une visite de saint Martin à Agaune. Après qu'il y eut en vain demandé aux moines des reliques des Thébains, il pria le Seigneur de lui offrir quelques gouttes du sang des martyrs, dont le sol avait été autrefois si copieusement abreuvé. Avec un couteau il souleva une motte de terre et rencontra le précieux sang, dont il remplit des vases.

La plus ancienne relation d'une visite de saint Martin à Agaune ne remonte qu'au XII<sup>e</sup> siècle<sup>128</sup>. Toutefois l'essentiel pour notre propos n'est pas l'authenticité contestable du miracle du sang, mais le destin de cette légende. Il existe effectivement de nombreuses relations entre les martyrs de la légion Thébaine et saint Martin. Grégoire de Tours († 594) raconte dans son *Historia Francorum* que la cathédrale de Tours renfermait de longue date (*ab antiquis*) des reliques de saint Maurice<sup>129</sup>. Si l'on en croit un martyrologe tourangeau qui remonterait au X<sup>e</sup> siècle, saint Martin «porta toujours une fiole remplie du sang des martyrs d'Agaune, pendue à son cou»<sup>130</sup>. A Saint-Maurice, où lors de chaque fête de saint Martin une messe votive était lue devant le reliquaire ouvert<sup>131</sup>, le fameux vase de sardonx est associé au miracle du sang dont saint Martin fut le témoin<sup>132</sup>. En outre, le *Kalendarium Agaunense* édité en 1615 indique que l'abbaye conservait le couteau avec lequel saint Martin avait fouillé le sol de Vérollez dans sa quête du sang des Thébains<sup>133</sup>. Dans ce contexte, relevons aussi l'intérêt que présente la découverte, lors des fouilles archéologiques, d'un denier frappé à Tours au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle (cat. n° 9.1).

<sup>127</sup> *Acta Sanctorum*, Septembris VI, 384; GRUBER, *Die Stiftungsheiligen*, p. 93-94.

<sup>128</sup> GRUBER, *Die Stiftungsheiligen*, p. 93.

<sup>129</sup> BESSON, *Monasterium Acaunense*, p. 76-77.

<sup>130</sup> DE RIVAZ, *Éclaircissements*, p. 58.

<sup>131</sup> GRUBER, *Die Stiftungsheiligen*, p. 94, note 3.

<sup>132</sup> BOUFFARD, *Saint-Maurice d'Agaune*, p. 67-71, 189; cf. THURRE, «Les trésors», p. 82-83, avec une bibliographie spécialisée.

<sup>133</sup> GRUBER, *Die Stiftungsheiligen*, p. 94, note 3.

Nous n'avons pas de renseignements plus détaillés sur le culte rendu à saint Martin dans la chapelle de Vérollez. Il est surprenant de ne le plus voir mentionné dans l'acte de consécration de 1746. Manifestement, l'importance prépondérante accordée à la guérison des malades par l'élévation de la pierre avait relégué au second plan le miracle du sang.

### *Le culte des martyrs à Vérollez*

Globalement, le culte des martyrs de la légion Thébaine à Vérollez recouvre trois ensembles de signification, qui correspondent pour l'essentiel à trois étapes dans l'histoire du pèlerinage.

*La première signification* est déterminée par l'extension du *locus sanctus* de la tombe vers le lieu d'exécution des martyrs. La pierre peut avoir constitué le point de départ de la vénération du lieu. La pierre est souvent représentée en association avec le culte des morts<sup>134</sup> et, dans une perspective ecclésiale, aussi avec l'autel, qui peut signifier un lieu de sacrifice ou le tombeau du Christ<sup>135</sup>. Construire un autel ou une église au-dessus d'un lieu d'exécution ne signifiait rien d'autre qu'une transposition architectonique et visuelle de ces concepts. Le lieu *in virorum fletu* est mentionné pour la première fois dans le prétendu «acte de fondation» des environs de l'an 800. Vers 700 déjà, le *Missale gothicum* atteste une messe privée en mémoire de saint Maurice, messe qui dans son *immolatio* (c'est-à-dire sa préface) met en exergue l'événement produit au lieu d'exécution: «Le peuple de Dieu [sc. les martyrs d'Agaune] est transpercé par le fer, le sang des innocents est répandu, la foi est conservée intacte ... Il est devenu sacré ce lieu d'Agaune par les suffrages des Saints; il est devenu le salut du présent, le secours de l'avenir, ce lieu qu'un fleuve de sang a arrosé, que la réunion des corps Précieux a consacré»<sup>136</sup>.

*La seconde signification* est révélée par le miracle du sang dont saint Martin a été le témoin à Vérollez. Le sang des martyrs est plus précieux que toutes les autres reliques<sup>137</sup>. Sang versé par des innocents, il possède une très haute valeur rédemptrice, à laquelle les pèlerins veulent leur part<sup>138</sup>. Au sang des martyrs de Saint-Maurice on associe le vase de sardonx conservé dans le trésor de l'abbaye, ainsi qu'un petit couteau, dont l'existence est signalée au XVII<sup>e</sup> siècle et avec lequel saint Martin aurait creusé la terre à la recherche du précieux sang des martyrs. Mais on ignore tout d'une éventuelle liturgie ou d'un rite en rapport avec le sang des martyrs (mémorial, procession, etc.). Le séjour de saint Martin à Agaune

<sup>134</sup> HANSMANN/KRISS-RETTEBECK, *Amulett und Talisman*, p. 25: «Der Stein gehört zum Totenkult».

<sup>135</sup> Joseph SAUER: *Symbolik des Kirchengebäudes und seiner Ausstattung in der Auffassung des Mittelalters*, 2. verm. Aufl., Freiburg/Br., 1924 (Neudruck: Münster/Westf., 1964), p. 155-166: «Symbolik des Altares».

<sup>136</sup> BESSON, *Monasterium*, p. 208; sur la provenance du texte, p. 206, note 1. - Traduction d'après GROS, *Le Pèlerin*, p. 76.

<sup>137</sup> ANGENENDT, *Heilige und Reliquien*, p. 64.

<sup>138</sup> Arnold ANGENENDT: «Sühne durch Blut», in *Frühmittelalterliche Studien*, 18, 1984, p. 437-467.



est relaté au XII<sup>e</sup> siècle déjà, mais le miracle du sang ne fait son apparition dans les textes qu'en 1612. Cependant, comme des sources du haut Moyen Age déjà – ainsi le missel déjà cité et un hymne de Venance Fortunat à saint Martin<sup>139</sup> – mettent en exergue le sang des martyrs, la vénération du sang à Agaune pourrait bien remonter au Moyen Age, d'autant plus que saint Martin est nommé en 1290 comme co-patron de la chapelle de Vérollez. La monnaie frappée à Tours au XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle et trouvée à Vérollez est un indice en faveur des liens établis à cette époque entre saint Martin et le lieu de vénération des martyrs de la légion Thébaine.

La troisième signification a été introduite, apparemment, par l'élévation de la pierre au Moyen Age tardif. L'objet central devient maintenant la guérison des malades, rassemblés en prière sous la pierre<sup>140</sup>. Comme le montre le développement des constructions, le caractère du pèlerinage en fut changé, dans la mesure où les pèlerins séjournaient désormais plus longtemps sur place. C'est ainsi que fut créé un hospice au sens originel du mot: auberge et dispensaire de soins. La plupart des sépultures découvertes à Vérollez semblent devoir être comprises dans ce contexte. La signification du sang des martyrs et l'idée d'expiation paraissent avoir régressé: saint Martin n'a en tout cas plus droit à une mention dans l'acte de consécration de 1746. L'idée de l'hospice dans ce sens médiéval s'est maintenue dans la fondation en 1856 de la Congrégation des Sœurs de Saint-Maurice, qui commença par implanter un orphelinat à Vérollez et reste, aujourd'hui encore, active dans les soins aux malades et aux personnes âgées<sup>141</sup>.

### Résumé

L'idée même et la vénération du lieu d'exécution de saint Maurice et de ses compagnons procèdent de la formation tardive d'une légende, entre le premier quart du VI<sup>e</sup> et le début du IX<sup>e</sup> siècle. Sa première notification écrite se trouve dans l'«acte de fondation», rédigé plus tard et prétendument établi *in virorum fletu* (Viroleto / Vérollez).

Les vestiges archéologiques ne donnent qu'une très vague idée de l'aspect des constructions à Vérollez au haut Moyen Age. On peut admettre que l'endroit était marqué de quelque manière, peut-être déjà par un premier sanctuaire, dont la pierre du martyr constituait le point central.

L'église de Vérollez, située sur le cône de déjection du torrent de Mauvoisin, semble avoir occupé un emplacement très exposé aux risques avant la canalisation du torrent. Vers 1100, puis de nouveau vers 1174<sup>142</sup>, il est fait mention d'une rénovation (ou d'une reconstruction ?) du sanctuaire et les fouilles ont montré que la

<sup>139</sup> BESSON, *Monasterium*, p. 205.

<sup>140</sup> La croyance populaire attribue une valeur thérapeutique à la pierre: cf. HANSMANN/KRISS-RETTEBECK, *Amulett und Talisman*, p. 50-54: «Lithotherapie».

<sup>141</sup> L'histoire des Sœurs de Saint-Maurice a été écrite par DALLONI, *Au cœur du Valais chrétien*.

<sup>142</sup> Voir ci-dessous les pièces justificatives, n° 3.

chapelle qui a précédé celle consacrée en 1290 a été détruite par une inondation. Une source du XVII<sup>e</sup> siècle nous apprend le projet de transférer le monastère à Vérollez au XII<sup>e</sup> siècle, projet auquel de nouvelles inondations firent renoncer. Quel qu'ait pu être le sérieux de ces intentions, elles témoignent pour le moins de la valeur que l'on attachait au lieu de culte de Vérollez. Un guide du pèlerin édité en 1906 atteste encore la menace récurrente d'inondation, tout en y attribuant une pieuse explication puisée à une autre source: «Un auteur italien dit que c'est dès l'époque où l'on commença à perdre de cette vénération pour ce saint lieu, que l'on eut à déplorer les terribles désastres causés par le torrent de la Marre. Aussi ce torrent changea-t-il son nom en celui de Mauvoisin.»<sup>143</sup>

Avec la reconstruction de la chapelle *a fundamentis* en 1290, nous abordons un terrain plus ferme, tant sur le plan historique que sur le plan archéologique. La nouvelle construction est une salle rectangulaire à sanctuaire quadrangulaire sans retrait marqué dans la façade, probablement couvert d'un berceau. L'autel, élevé juste en avant de la paroi orientale, était muni d'une niche dans sa face postérieure, servant peut-être à la conservation de reliques. Nous ne savons rien de précis sur l'emplacement de la pierre à cette époque. D'après la disposition centrée du sanctuaire et par comparaison avec les plus anciennes constructions connues de la «Wasserkirche» à Zurich, nous pouvons supposer qu'elle se trouvait prise dans le sol au centre du chœur.

La revitalisation du lieu de pèlerinage de Vérollez à la fin du Moyen Age, peut-être au XIV<sup>e</sup> siècle, s'est manifestée par une élévation de la pierre, comme nous pouvons le déduire de la présence de fondations et par analogie avec le baldaquin actuel. Les récits, remontant au XVII<sup>e</sup> siècle, racontent que les pèlerins malades, et parmi eux aussi des enfants et des malades mentaux, se tenaient parfois des journées et des nuits entières sous la pierre, soutenue par une grille, afin d'obtenir la guérison de leurs douleurs. Au cours du temps sont apparues, sur les côtés nord et sud de la chapelle, des constructions annexes permettant le séjour prolongé des pèlerins. En 1637, un nouveau baldaquin fut élevé. Il doit s'agir du baldaquin encore visible aujourd'hui, qui a été déplacé lors de la construction de la chapelle actuelle, consacrée en 1746. Ce sanctuaire baroque est conçu comme une construction centrée munie d'une tribune qui s'étendait sur un narthex ouvert et sur les annexes au sud-ouest de la chapelle, annexes réservées au séjour des pèlerins. Les inscriptions laissées sur les parois du narthex et les tablettes d'ex-voto – telles qu'on pouvait encore les voir au début du XX<sup>e</sup> siècle – attestent un important afflux de pèlerins mis en route par l'espoir d'une guérison.

<sup>143</sup> GROS, *Le Pèlerin*, p. 61.

## Repères chronologiques et pièces justificatives

(d'après une recherche inédite du chanoine Jean-Marie THEURILLAT,  
procureur de l'Abbaye de Saint-Maurice)

– 1 –

1062 (?) d'après le *Liber Actorum Monasterii Acaunensium* – mais la date est suspecte – le prévôt Guido restaure la chapelle de Vérollez (l'événement relaté est le même que dans le document suivant).<sup>144</sup>

– 2 –

v. 1100: d'après Jean-Jodoc de Quartéry (XVII<sup>e</sup> s.), le prévôt Guido, connu aussi par un acte de 1108, restaure la chapelle de Vérollez qui menaçait ruine.

– 3 –

1174: *Liber Actorum Monasterii Acaunensium* (l'acte original est perdu):  
Les fidèles conduisaient les malades à Vérollez où ils attendaient dans la prière leur guérison, en plein air jusqu'à ce que, en 1174, l'abbé Burcard (IV) reconstruisît la chapelle détruite. Il songeait même à y transplanter l'abbaye, mais de nouvelles inondations le firent renoncer à son projet.

«... usque ad tempora Burchardi abbatis Agaunensis... qui prout aliqui sentiunt collapsam capellam illam ecclesia\* Virolleti a sua prima ineunte aetate restituit vel a fundamentis excitavit (...) locum illum etiam sibi prae cunctis elegit in habitationem abbatiamque ibidem transplantare studebat»<sup>145</sup>.

– 4 –

1290, 8 septembre. Archives de l'Abbaye de Saint-Maurice, tir. 63, p. 4, n° 1. Acte original; deux sceaux pendants sur fil, seul est conservé celui de l'évêque de Sion<sup>146</sup>.

Aymon évêque de Verceil, à la demande des religieux, consacre la chapelle en l'honneur de saint Maurice et ses compagnons et de saint Martin. Il accorde une indulgence aux fidèles, de même que Boniface, évêque de Sion, présent à la cérémonie.

*Aymo miseratione divina episcopus Vercellensis et comes. Universis Christi fidelibus ad quos presentes littere pervenerint eternam in Domino salutem. Quum ut ait apostolus omnes stabimus ante tribunal Christi recepturi que gessimus in corpore sive bonum fuerit sive malum, oportet nos diem messonis extreme misericordie operibus prevenire ac eternorum intuitu seminare in terris quod reddente Domino multiplicato fructu recolligere debeamus in celis, firmam spem fiduciamque tenentes quoniam qui parce seminat parce et metet et qui seminat in*

<sup>144</sup> Voir ZUFFEREY, *Die Abtei Saint-Maurice*, p. 143-144.

<sup>145</sup> *Liber Actorum Monasterii Acaunensium*, 120, cité par ZUFFEREY, *ibidem*, p. 147.

<sup>146</sup> Publié aussi par J.-M. THEURILLAT dans *Les Echos de Saint-Maurice*, 1982, 4, p. 232-233.

*benedictionibus de benedictionibus et metet vitam eternam. Cum igitur religiosi viri Abbas et conventus monasterii sancti Mauricii Agaunensis ordinis sancti Augustini Sedunensis diocesis nobis significare curaverint quandam capellam in prato de Viroleto in honore beatorum marthirum Mauricii et sociorum ejus de novo fundatam et constructam esse in quo quidem prato dictorum marthirum facta fuit effusio sanguinis gloriosa, et dicti religiosi nobis humiliter supplicaverint ac nos requisierint ut nos dictam capellam consecrarem et dedicarem in honore marthirum predictorum, idcirco nos ipsam capellam motu divino in honore dictorum marthirum Mauricii sociorumque ejus et beati Martini confessoris atque pontificis consecravimus et dedicavimus cum altari et ipsius consecrationis ac dedicationis diem vobis annis singulis sexto idus septembris celebriter imposterum statuimus excolendum ac omnibus ad dictam capellam ipsa die humiliter venientibus vere penitentibus et confessis quadraginta dies et infra octabas dictos quadraginta dies de auctoritate Dei omnipotentis et beate ac gloriose Virginis Marie confisi de injuncta eis penitencia misericorditer relaxamus. Nos vero Bonifatius Dei gratia episcopus Sedunensis auctoritate predicta et beati Theodoli patroni nostri confisi quadraginta dies de inuuncta eis penitencia similiter misericorditer relaxamus dictam indulgenciam predicti domini episcopi Vercellensis ratam et gratam habentes et etiam confirmantes. In quorum omnium predictorum robur et testimonium sigilla nostra presentibus litteris duximus apponenda. Datum apud Sanctum Mauricium Agaunensem sexto idus septembris anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo.*

– 5 –

1320: B., archevêque de Tarentaise accorde une indulgence aux pèlerins du jour de la dédicace de la chapelle.

– 6 –

1607: d'après Jean-Jodoc de Quartéry, le chanoine Henri Macognin de la Pierre, avec l'aide de son ami Melchior Suter doyen du Chapitre Saint-Leodegar de Lucerne, entreprend une restauration de la chapelle.

– 7 –

1633: Pierre Pochon, chantre de l'Abbaye et recteur de la chapelle, reçoit l'ordre de son abbé de consigner par écrit les guérisons obtenues par les fidèles à la chapelle de Vérolliez. Jean-Jodoc de Quartéry en a relevé 27 entre 1634 et 1653, les malades venant des environs de St-Maurice, Salvan, Martigny, Orsières, Bourg St-Pierre, Choëx, Troistorrents, Evian, Abondance, et de Gruyère, Buloz et Porrentruy. Quartéry note qu'il n'a pas relevé le nom des protestants, de peur qu'ils ne fussent dénoncés au Consistoire !

– 8 –

1637: Pierre Pochon, chantre de l'Abbaye et recteur de la chapelle, ajoute un hypo-causte à la cuisine.

– 9 –

Milieu du XVII<sup>e</sup> siècle: Jean-Jodoc de Quartéry, alors chanoine de Sion, a donné 1000 florins pour l'ornementation de la pierre sous laquelle prient les malades «in marmore et ferro, ut hodie extat».

– 10 –

1673: Jacques Quartéry, capitaine de la Ville de Saint-Maurice et vidomne de Massongex, donne par testament 12 pistoles pour la réparation de la chapelle. Autorisation est donnée par l'Abbaye à son héritier de bâtir «pour l'ornement de la chapelle et la commodité des infirmes et malades».

– 11 –

1736: Protocoles du Chapitre, 4 juillet:

A la demande du Nonce il est répondu que la chapelle sera construite à nouveau et non réparée.

– 12 –

1739: ibidem, 10 septembre:

Le Chapitre décide de mettre à exécution la construction de la chapelle *a fundamenti*.

– 13 –

1746: original, 9 mai:

Consécration de la chapelle par l'abbé Jean-Joseph Claret. Sceau sur papier attestant. Archives de l'Abbaye de Saint-Maurice, tir. 63, p. 4, n° 10<sup>147</sup>.

*IN NOMINE SANCTISSIMAE ET INDIVIDUAE TRINITATIS AMEN. JOHANNES JOSEPHUS CLARET PER DEI PATIENTIAM ET SANCTAE SEDIS GRATIAM almae ac solius Beatorum Petri et Pauli apostolorum juris ecclesiae Sancti Mauriti Agauni Abbas fidelibus Christi praesentibus et posteris in perpetuum fiat notum quia saepius ex oblivione plurima novimus incommoda pervenisse dum ea quae memoriter retinere volumus mente excedunt et more fluentis aquae animo dilabuntur, utile duximus aliquid eorum quae per manum nostram facta sunt quaeque posterorum paci proficere credimus litterarum memoriae commendare. Cum itaque per antiquissimum sacellum in gloriosissimi Mauriti archiducis et SS. sociorum Thebae Legionis martyrum honorem in loco eorum confessionis in territorio Epauni Viroleto nuncupato erectum et consecratum jam vetustate in ruinam primum a fundamentis in forma in qua hodie conspicitur reaedificari cum aedicula in parte anteriori pro aegrotis illuc undique confluentibus sanitatem SS. nostrorum Agaunensium intercessione recuperaturis curaverimus, hodie currente nona mensis maii anni supra millesimum septingentesimi quadragiesimi sexti auctoritate ordinaria qua in hoc et in aliis locis a regali nostra abbatia dependentibus potimur, ritu solemni in rituali praescripto, assistantibus nobis multum reverendis canonicis et confratribus nostris bene dilectis, illud benediximus et sic ad maiorem Dei ac Deiparae Virginis gloriam, non sine sumptibus reaedificatum gloriosissimorum Mauriti et sociorum martirum qui pro Christo ibidem sanguinem suum fuderunt passioni ac triumpho obtulimus et dedicavimus, offerentes Altissimo omni religionis cultu et veneratione quorum pares fuimus oblationem mundam, hostiam sanctam et immaculatam in ara in medio mensae altaris incrustata per primum sacrificium quod in honorem SS. nostrorum tutelarium solemni-ter celebravimus, humillime pro his exposcentes remissionem omnium delictorum*

<sup>147</sup> Publié aussi par J.-M. THEURILLAT dans *Les Echos de Saint-Maurice*, 1982, 4, p. 233-234.

*atque in posterum jure tantorum patronorum praesidium nobis et omnibus in hoc loco orantibus quem sanguinis unda perfudit et praetiosorum corporum societas consecravit. Porro cum in omni ecclesia, capella seu oratorio publico debet ex obligatione certus numerus missarum litari, ad hunc enim effectum altaria ibidem eriguntur et dos constitui solet quae pro hoc nostro sacello in prato, vineis adjacentibus et censibus feudalibus sufficiens uti ex antiquis recognitionibus consistere reperitur, unde dubio non relinquitur locus adesse onus quasdam missas annuatim ibidem celebrandi. Quare pro adimplemento obligationis nostrae et conscientiae exoneratione ab inceptis constituimus et mandamus caelebrari in dicto sacello quotannis praeter particulares fundationes tres missas scilicet unam in solemnitate SS. tutelarium, secundam in festo Inventionis sacrarum eorumdem reliquiarum et tertiam in festo Revelationis sancti Mauricii archiducis vel saltem infra octavas earundem festivitatum. Quod in Domino praecipimus observari. In quorum fidem praesentes sigillo nostro manuali subsignatione cancellarii abbatis muniri fecimus anno et die quibus supra.*

[signature manuelle] *Joannes Josephus Claret Abbas*

– 14 –

1747: Convention avec le sculpteur Jean Bozzo (ou Botz) pour l'autel de la chapelle.

# Catalogue du mobilier archéologique

Gabriele KECK  
avec la collaboration de Patrick ELSIG (numismatique)

## Céramique

### 1. Céramique de construction

#### 1.1.

Carreau de pavage. Carré, surface intérieure sablée, surface extérieure lissée avec traces d'usure. Pâte rouge non vernissée. Avec quatre carreaux hexagonaux (cat. 1.2), cette pièce formait un pavage en octogones entrelacés.

Dimensions: longueur et largeur 19 cm, épaisseur 3 cm.

Datation: pavage de la chapelle consacrée en 1746.

Références: KIER, *Schmuckfußböden*, p. 50 et fig. 23.

Lieu de découverte: *in situ*, près de l'autel.

N° inv.: VE 148-1.

#### 1.2.

Deux carreaux de pavage. Hexagonaux, fragmentés, surface intérieure sablée, surface extérieure lissée. Pâte rouge, non vernissée.

Dimensions: longueur reconstituée 31 cm, largeur env. 11 cm, épaisseur 3 cm.

Datation: pavage de la chapelle consacrée en 1746.

Lieu de découverte: *in situ*, près de l'autel.

N° inv.: VE 5-1, 5-2.

### 2. Céramique utilitaire vernissée

#### 2.1.

Marmite. Production bressanne. Fragment d'une panse globulaire. Traces d'utilisation au feu et coulures de glaçure sur la face externe. Pâte blanchâtre, glaçure vert mousse couvrante, sans engobe sur la face interne.

Datation: XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: *A la fortune du pot*, p. 193-195. – *Machines et métiers*, p. 56.

Lieu de découverte: à l'extérieur au nord de la chapelle gothique, coord. 20.00E / 3.00N.

N° inv.: VE 54-1.

#### 2.2.

Ecuelle (à bouillon). Production bressanne ? Fragment de bord avec lèvre verticale arrondie, collerette externe plate (pour la fixation du couvercle). Tenon de préhension horizontal en forme d'oreille, de facture peu soignée, rapporté sur une panse globulaire. Glaçure verte à taches jaunes dues à l'altération, sur la face interne et la collerette. Pâte jaune-blanchâtre tirant sur le rosé, glaçure sans engobe.

Dimensions: diamètre du bord 18 cm.

Datation: XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle.

Lieu de découverte: dans le remblai de la tombe 16.

N° inv.: VE 104-1.

2.3.

Anse plate rubanée. Fragment. L'anse était fixée verticalement sur une panse de forme indéterminée. Pâte rouge, coulures de glaçure d'un vert laiteux.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lieu de découverte: à l'extérieur au nord de la chapelle gothique, coord. 20.00E / 3.00N.

N° inv.: VE 54-2.

2.4.

Pot (à conserve ou pot de chambre ?). Fragment de lèvre et deux fragments de panse, sans assemblage possible. Lèvre évasée à extrémité arrondie, col court droit avec rainures de tour sur la face externe, amorce d'une panse globulaire ou ovoïde, probablement munie d'une anse verticale plate. Sur la face interne, glaçure incolore couvrante, tendant au marron clair, appliquée sur un engobe rougeâtre. Pâte rouge.

Dimensions: diamètre du bord 19 cm.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: *A la fortune du pot*, p. 168. – Pour la forme: *Les Saintes Maries*, p. 184, cat. 371.

N° inv.: VE 18-1, 18-2, 18-3.

## Verre

### 3. Gobeletterie

3.1.

Gobelet. Fragment de panse, soufflé dans un moule, avec décor en relief de «gouttelettes». Verre incolore, irisé.

Datation: XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle.

Références: GLATZ, *Hohlglasfunde*, p. 26, fig. 15 et 16.

N° inv.: VE 111-1.

3.2.

Lampe. Fragment de fond refoulé avec trace de pontil. Verre incolore tirant sur le vert, noirci par la corrosion.

Dimensions: diamètre du fond 3 cm.

Datation: bas Moyen Age ou début de l'époque moderne.

Références: *A travers le verre*, p. 351, cat. 396.

Lieu de découverte: coordonnées 17.00E / 1.00N, dans le remblai du deuxième sol de la chapelle gothique.

N° inv.: VE 36-1.



3.3.

Gobelet. Fond plat épais avec marque de pontil (diamètre 1.4 cm) et l'amorce d'une paroi légèrement évasée; soufflé dans un moule. Verre incolore irisé.

Dimensions: diamètre du fond 4.2 cm.

Datation: XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: HORAT, *Flühli-Glas*, p. 82, fig. 60.

N° inv.: VE 42-1.

#### 4. Vitrage

4.1.

Cive de fenêtre (cul de bouteille). Fragment du centre avec marque de pontil. Verre incolore irisé, noirci par la corrosion.

Dimensions: épaisseur 0.2 cm.

Datation: bas Moyen Age ou début de l'époque moderne.

Lieu de découverte: chapelle de 1746, remblai, 20.00E / 3.00N.

N° inv.: VE 55.

4.2.

Verre de vitrail. Plaque triangulaire à bords grugés, appartenant à un vitrail à plaques en losanges maintenues par un réseau de plomb. Vert jaunâtre, altéré.

Dimensions: longueur 7.4 cm, épaisseur 0.2 cm.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: *Les Saintes Maries*, p. 211, cat. 528-532.

N° inv.: VE 48-1.

4.3.

Verre de vitrail. Plaque triangulaire à bords grugés, appartenant à un vitrail à plaques en losanges maintenues par un réseau de plomb. Vert, altéré.

Dimensions: longueur 6.6 cm, épaisseur 0.3 cm.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: *Les Saintes Maries*, p. 211, cat. 528-532.

N° inv.: VE 16-2.

4.4.

Verre de fenêtre triangulaire.

Dimensions: longueur 3.8 cm, épaisseur 0.2 cm.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

N° inv.: VE 16-1.

## Métal

### 5. Objets de piété

#### 5.1.

Chapelet (fragmenté). Constitué d'une chaînette en alliage métallique et de perles en noyaux de fruits et en verre. Les maillons de la chaînette sont des fils enroulés en S. Les noyaux de fruits forment les petites perles (Ave). Pour dix petites perles, on compte une grosse perle (Pater), en verre bleu cobalt avec des filets verticaux de verre blanc opaque. Les perles de verre sont tournées, en forme d'olive ou oblongues, et percées dans le sens de la longueur, avec un léger aplatissement aux extrémités de la perforation. Quatre perles rondes en verre opaque constituent probablement les perles de l'Ave montées sur le maillon le plus long et enfilées à l'extrémité du chapelet.

Dimensions: perles en verre bleu/blanc: diamètre 0.5-0.6 cm, hauteur 0.9-1.2 cm; perles en verre opaque: diamètre 0.6 cm, hauteur 0.6-0.8 cm; maillon de chaîne 1.3-1.7 cm.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: FINGERLIN, «Die frühneuzeitlichen Bestattungen», p. 511, pl. 142.3 et p. 518, pl. 152 (M. Hopf). – DESCŒUDRES et al., *Sterben in Schwyz*, p. 88-92 et p. 180-192.

Lieu de découverte: tombe 13, dans les mains de l'individu.

N° inv.: VE 87-1.

#### 5.2.

Chapelet. Chaînette métallique et perles en bois (?). Médaille ovale attachée au chapelet, à l'effigie de Charles Borromée. La médaille est bordée d'un filet. Sur l'avvers, le saint en buste avec l'inscription S CAR B. Le saint est figuré de profil, regardant vers la gauche, avec la physionomie qui lui est généralement attribuée: traits acérés, nez droit et front haut. Il est tonsuré, la tête auréolée, vêtu de la «moz-zetta» et tient un crucifix à la main. Sur le revers la Vierge à l'Enfant en buste de face, avec l'inscription: S MA[RIA] DEL CAR [?].

Dimensions: 1.1/1.8 cm.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle (après 1610, date de la canonisation du saint).

Références: BRAUN, *Tracht und Attribute*, col. 404-405. – Sur le portrait: FISCHER, «Die Verehrung des hl. Karl Borromäus», p. 92, fig. 8 et p. 93, fig. 10. – Sur les représentations de saint Charles Borromée en Valais: RUPPEN, «Das Oberwallis».

Lieu de découverte: tombe 5.

N° inv.: VE 84.

#### 5.3.

Chapelet. Très fragmentaire. Chaînette en maillons de fer, faits de fils enroulés en S, perles en noyaux de fruits.

Datation: XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Références: FINGERLIN, «Die frühneuzeitlichen Bestattungen», p. 518 et pl. 152 (M. Hopf).

Lieu de découverte: tombe 1, sur la poitrine de l'individu.

N° inv.: VE 53-1.

## 6. Accessoires vestimentaires

### 6.1.

Agrafe. Gros fil métallique enroulé. Alliage de cuivre ou d'étain.

Dimensions: longueur 3.5 cm.

Datation: attesté dès le bas Moyen Age.

Références: DESCŒUDRES et al., *Sterben in Schwyz*, p. 84 et p. 228, cat. 6.2.2-6.2.9.

N° inv.: VE 70-1.

### 6.2.

Agrafe. Fil métallique enroulé. Alliage de cuivre ou d'étain.

Dimensions: longueur 1 cm.

Datation: attesté dès le bas Moyen Age; par association avec le chapelet provenant de la même tombe, XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lieu de découverte: tombe 1, sur le côté gauche du bassin.

N° inv.: VE 60-1.

## 7. Divers objets métalliques

### 7.1.

Dé à coudre. Mouluré à la base, paroi tronconique et tête bombée, paroi et tête piquetées. Alliage de cuivre.

Dimensions: hauteur environ 1.3 cm, diamètre 1.5 cm.

Datation: bas Moyen Age?

N° inv.: VE 45-1.

## 8. Fragment d'architecture

### 8.1.

Chapiteau d'angle en stuc de gypse. Corbeille conique à décor sculpté surmontée d'un tailloir à deux pans droits formant un angle légèrement obtus. La face du décor est lissée. La corbeille est ornée d'une palmette à cinq feuilles oblongues disposées de façon symétrique sur les deux faces et taillées au couteau. Les feuilles sont nettement divisées et les traces d'outil visibles dans les creux. La feuille d'angle naît en pointe pour se terminer en ogive; l'arête d'angle forme comme une nervure. Elle est flanquée de part et d'autre d'une feuille dont la pointe est coupée en biais. Aux extrémités, sur chaque face du chapiteau, est amorcée une feuille dont la forme rappelle celle de la feuille d'angle. Sur le côté gauche, le feuillage est surmonté de trois grains qui pourraient être les restes d'une rangée d'oves ou de perles stylisés. Le revers vertical du chapiteau conserve des empreintes de galets et des traces de mortier. On peut en conclure que la masse a été plaquée contre un support, peut-être directement contre un mur, où le chapiteau a été ensuite modelé.

Stuc fait d'une masse de gypse de teinte rose et brique pilée (appréciation sommaire, en l'absence d'une analyse scientifique de la composition). Le tailloir et le décor de la corbeille portent des restes de polychromie en gris clair, partiellement rehaus-

sée de gris foncé, avec des traces de badigeon blanc sur la peinture. La face supérieure du tailloir porte aussi des traces de badigeon blanc. Presque intact, surface partiellement endommagée.

Dimensions: hauteur totale 14 cm, hauteur du tailloir 4 cm.

Datation: haut Moyen Age.

Références: l'exemple comparatif le plus ressemblant est conservé à Disentis. WEYER, «Zur frühmittelalterlichen Stuckdekoration», p. 306, fig. 36. Sur le matériau: DE QUERVAIN, *Steine*, p. 167-168.

Lieu de découverte: entre le mur nord de la chapelle gothique et celui de la chapelle du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la couche de démolition de la chapelle gothique, niveau -1.20 m.

N° inv.: VE 34.

## 9. Les monnaies

(déterminations par Patrick Elsig, conservateur mandaté  
du Cabinet cantonal de Numismatique de Sion)

### 9.1

France, royaume, anonyme (atelier de Tours)

denier, XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle

+ SCS [MARTI] NVS Châtel stylisé surmonté d'une croix

[+] TVRONV [S CIVI] Croix pattée

Références: Jean BELAUBRE, *Monnaies médiévales*, vol. I: *L'ère du denier*, Paris, 1987 (Les collections monétaires, II), p. 179, n° 688-690.

Billon; 0.56 g; 15.9-16.4 mm; 225°.

Lieu de découverte: nef, dans le remblai 15, à -1.40 m, coord. 18.00E / 2.00S.

La couche 15 se trouve sous le premier sol gothique (avant 1290). La situation stratigraphique ne présente donc aucune contradiction avec la datation numismatique.

N° Inv. VE 58.

### 9.2

Lausanne, évêché, anonyme (atelier de Lausanne)

obole, dernier quart du XIII<sup>e</sup> - dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle (datation numismatique)

SEDE [S LA] V [SA] NE Temple stylisé posé sur trois besants

+ [CI] VITA [S EQS] TRI Croix pattée cantonnée d'un besant et d'un fer à flèche barbelé

Références: Dimitri DOLIVO, *Les monnaies de l'évêché de Lausanne*, Berne, 1961 (Catalogue des monnaies suisses, II), pp. 13-15, n° 27 ou 29.

Argent; 0.41 g; 11.7-11.9 mm; 180°.

Lieu de découverte: nef, dans le remblai 15, à -1.40 m, coord. 18.00E / 2.00S.

La couche 15 se trouve sous le premier sol gothique (avant 1290). En raison de ce constat archéologique, la monnaie serait à attribuer au début de la fourchette chronologique.

N° Inv. VE 59.

### 9.3

Savoie, comté, anonyme (atelier de Saint-Maurice)

denier, fin du XIII<sup>e</sup> – milieu du XIV<sup>e</sup> siècle

XPIANA RELIGIO Temple stylisé surmonté d'une croix

+ LVDOVICVS IMP Croix pattée, cantonnée de 4 besants

Références: Patrick ELSIG, «Un exemple d'apport archéologique à la chronologie d'un monnayage médiéval» in *Archéologie suisse*, 1992/3, pp. 141-143.

Argent; 1.08 g; 17.8-18.5 mm; 345°.

Lieu de découverte: autel, remblai 15, à -1.60 m.

La couche 15 se trouve sous le premier sol gothique (avant 1290). Le contexte stratigraphique fixe clairement avant 1290 le début de ce type de monnayage que la recherche numismatique situait sans plus de précision entre la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle.

N° Inv. VE 71.

### 9.4

Savoie, comté, anonyme (atelier de Saint-Maurice)

denier, fin du XIII<sup>e</sup> – milieu du XIV<sup>e</sup> siècle

XPIANA RELIGIO Temple stylisé surmonté d'une croix

+ LVDOVICVS IMP Croix pattée, cantonnée de 4 besants

Références: Patrick ELSIG, «Un exemple d'apport archéologique à la chronologie d'un monnayage médiéval» in *Archéologie suisse*, 1992/3, pp. 141-143.

Argent; 1.08 g; 17.5-17.6 mm; 15°.

Lieu de découverte: nef, remblai 15, à -1.57 m.

La couche 15 se trouve sous le premier sol gothique (avant 1290). Le contexte stratigraphique fixe clairement avant 1290 le début de ce type de monnayage que la recherche numismatique situait sans plus de précision entre la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle.

N° Inv. VE 72.

### 9.5

Vaud, baronnie, Louis II (atelier de Nyon)

obole, 1302-1350

+ LVDOVICVS : \* Croix pattée, cantonnée d'un besant et d'un trèfle

+ DE SABAVDIA : Temple stylisé posé sur une ligne ondulante, un trèfle sur le fronton

Références: Luigi SIMONETTI, *Monete italiane medioevali e moderne*, vol. I,3, p. 343.

Argent; 0,31 g; 12.9-13.3 mm; 225°.

Lieu de découverte: intérieur de l'autel, à -1.25 m (couche du chantier baroque).

N° Inv. VE 43.

### 9.6

Savoie, duché, Louis

quart, 1434-1465

+ LV [DO] VIC' : D' : S [ABA] Armes de Savoie dans un écu en losange

+ [PRI] NCE [PS] : IMPE' : E L'inscription FERT entre deux doubles-lignes horizontales

Références: *Corpus Nummorum Italicorum*, vol. I: *Casa Savoia*, Bologne, réimpr.

1983, pp. 71-76.

Billon; pièce cassée en 6 fragments.

Lieu de découverte: chœur, sépulture 16; dans le remblai de la tombe.

N° Inv. VE 105.

9.7

Savoie, duché, Emmanuel-Philibert (atelier de Borgo)

quart de sou, 1553-1580

Les lettres E et F entre trois petites rosaces, surmontées d'une couronne; au-dessous: une grande rosace.

Croix de Saint-Maurice dans un quadrilobe aux pointes marquées de besants.

Marque d'atelier B au bas du quadrilobe.

Références: *Corpus Nummorum Italicorum*, vol. I: *Casa Savoia*, Bologne, réimpr. 1983, p. 242.

Billon; 0.79 g; 15.0-16.1 mm; 45°.

Lieu de découverte: narthex, à -1.42 m; sépulture 9, à côté de la jambe droite de l'individu.

N° Inv. VE 69.

9.8

Sion, évêché, Hildebrand Jost (atelier de Sion)

kreuzer, 1623

[• HILTE • IO] DOCVS • Armes Jost avec les insignes épiscopaux

\* S • THEO [DOL] VS • 1623 Croix pattée et fourchée

Références: Patrick ELSIG, *Une histoire de petits sous, la monnaie en Valais*, Sion, 1993, p. 99, n° 111.

Billon; 1.19 g; 17.0-20.3 mm; 15°.

Lieu de découverte: narthex, remblai 13, à -1.30 m (couche du chantier baroque).

N° Inv. VE 50.

9.9. Amalgame de quatre monnaies

Lieu de découverte: chœur, zone de l'autel, entre les deux sols aménagés dans la chapelle gothique.

Berne, ville

kreuzer, 1619

[M] ONE . BE [R] NENSIS . 1619 L'ours de Berne surmonté d'un aigle

+ BERCH [T . D .] ZER [IN C] ON Croix pattée

Références: Jean-Paul DIVO et Edwin TOBLER, *Die Münzen der Schweiz im 17. Jahrhundert*, Zürich, 1987, p. 85, n° 1152.

Billon; 0.50 g; 18.2-20.5 mm; 45° (pièce recollée).

N° Inv. VE/33-1a

Lucerne, ville

schilling, 1610

MON \* LVCE - RNENSIS \* Petit écu aux armes de Lucerne, surmonté de la date et de l'aigle bicéphale couronnée

SANCT \* LEODIG [ARI] Buste du saint

Références: Jean-Paul DIVO et Edwin TOBLER, *Die Münzen der Schweiz im 17. Jahrhundert*, Zürich, 1987, p. 107, n° 1182.

Billon; 0.96 g; 18.5-18.7 mm; 360°.  
N° Inv. VE/33-1b

Zoug, ville

schilling, 1597-1600

MONETA \* - TVGIEN . \* . Ecu aux armes de Zoug surmonté de l'aigle bicéphale couronnée

SANCT \* WOLFGANG . \* . Buste du saint

Références: Jean-Paul DIVO et Edwin TOBLER, *Die Münzen der Schweiz im 17. Jahrhundert*, Zürich, 1987, p. 162, n° 1253.

Billon; 0.96 g; 18.3-18.8 mm; 360°.

N° Inv. VE/33-1c

Uri, canton

schilling, 1609

MO . NO . VR - [ANIE] 1609 Ecu aux armes d'Uri, surmonté de l'aigle bicéphale couronnée

SANCT' - MA [RTIN'] Buste du saint

Références: Jean-Paul DIVO et Edwin TOBLER, *Die Münzen der Schweiz im 17. Jahrhundert*, Zürich, 1987, p. 127, n° 1211.

Billon; 0.56 g; 17.9-18.7 mm; 180° (pièce recollée).

N° Inv. VE/33-1d

## Bibliographie

*Acta Sanctorum*, Septembris, collecta a Joanne Stiltingo et aliis, tomus VI, Antverpiae 1757.

*A la fortune du pot. La cuisine et la table à Lyon et à Vienne X<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle d'après les fouilles archéologiques* (Exposition Lyon-Vienne-Mâcon 1990-1991), Lyon, 1990.

Arnold ANGENENDT, *Heilige und Reliquien. Die Geschichte ihres Kultes vom frühen Christentum bis zur Gegenwart*, München 1994.

*A travers le verre. Du Moyen Âge à la Renaissance* (Catalogue d'exposition, Rouen), s.l., 1989.

Marius BESSON, *Antiquités du Valais (V<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)*, Fribourg 1910.

M[arius] BESSON, *Monasterium Acaunense. Etudes critiques sur les origines de l'Abbaye de St-Maurice en Valais*, Fribourg 1913.

Louis BLONDEL, MAH

Louis BLONDEL, «Les édifices antérieurs à la cathédrale actuelle», in E. BACH, L. BLONDEL et A. BOVY: *La Cathédrale de Lausanne*, Bâle, 1944, p. 25-59 (*Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud*, t. II).

Louis BLONDEL, «Le baptistère et les anciens édifices conventuels de l'Abbaye d'Agaune», in *Vallesia*, 4, 1949, p. 15-28.

Louis BLONDEL, «La chapelle Notre-Dame Sous-le-Bourg à St-Maurice d'Agaune», in *Vallesia*, 8, 1953, p. 5-18.

Louis BLONDEL, «Les anciennes basiliques d'Agaune. Étude archéologique», in *Vallesia*, 9, 1954, p. 1-128.

Louis BLONDEL, «Le martyrium de St-Maurice d'Agaune», in *Vallesia*, 12, 1957, p. 283-292.

Louis BLONDEL, «La chapelle Notre-Dame du Scex à Saint-Maurice», in *Vallesia*, 15, 1960, p. 145-153.

Louis BLONDEL, «L'abbaye de St-Maurice d'Agaune et ses sanctuaires. Une ville sainte», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 22, 1962, 4, p. 158-164.

Laetitia BOEHM, *Geschichte Burgunds. Politik, Staatsbildungen, Kultur*, 2. erg. Aufl., Stuttgart, 1979.



Pierre BOUFFARD, *Saint-Maurice d'Agaune. Trésor de l'Abbaye*, Genève, 1974.  
Joseph BRAUN, *Tracht und Attribute der Heiligen in der deutschen Kunst*, Stuttgart, 1943.

Louis CARLEN, *Kultur des Wallis im Mittelalter*, Brig, 1981.

Eric CHEVALLEY, «La Passion anonyme de saint Maurice d'Agaune. Edition critique», in *Vallesia* 45, 1990, p. 37-120.

Marcelle DALLONI, *Au cœur du Valais chrétien. Les sœurs de Saint-Maurice en Valais*, Fribourg, 1952.

Georges DESCŒUDRES, Andreas CUENI, Christian HESSE und Gabriele KECK, *Sterben in Schwyz. Beharrung und Wandlung im Totenbrauchtum einer ländlichen Siedlung vom Spätmittelalter bis in die Neuzeit. Geschichte – Archäologie – Anthropologie*. Mit Beiträgen von Franz AUF DER MAUR, Markus BAMERT und Erwin HORAT, Basel, 1995 (*Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, 20/21).

Walter DRACK und Rudolf FELLMANN, *Die Römer in der Schweiz*, Stuttgart/Jona, 1988.

François-Olivier DUBUIS et Antoine LUGON, «Les premiers siècles d'un diocèse alpin: recherches, acquis et questions sur l'évêché de Sion», in *Vallesia* 47, 1992, pp. 1-61; 48, 1993, pp. 1-74; 50, 1995, pp. 1-96.

Léon DUPONT LACHENAL, «L'abbé Nantelme (1223-1258) et la «Révélation» des Martyrs de 1225», in *Annales valaisannes*, II<sup>e</sup> série, 31, 1956, p. 393-444.

EUCHER, *Passio martyrum Acaunensium*, ed. B. Krusch, in *Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum merovingicarum*, III, Hannover, 1896, p. 20-41.

Ilse FINGERLIN, «Die frühneuzeitlichen Bestattungen im Kreuzgang von St. Ulrich und Afra in Augsburg», in *Die Ausgrabungen in St. Ulrich und Afra in Augsburg 1961-1968*, München, 1977, p. 487-518 (*Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte*, 23).

P. Rainald FISCHER, «Die Verehrung des hl. Karl Borromäus in der Schweizer Kapuzinerprovinz», in *Kunst um Karl Borromäus. Alfred A. Schmid zum 60. Geburtstag*, hg. von Bernhard Anderes et al., Luzern, o.J. [1980], p. 79-101.

Robert FOLZ, *Les Saints rois du moyen âge en Occident (VI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Bruxelles, 1984 (*Subsidia hagiographica*, 68).

E[usèbe]-H[enri] GAULLIEUR, «Les chroniques de Savoie dans leurs rapports avec l'histoire de l'Helvétie occidentale, depuis le règne de Pierre de Savoie jusqu'à celui d'Amé VIII (1233-1450)», in *Archiv für Schweizerische Geschichte*, 10, 1855, p. 64-182.

Elsanne GILOMEN-SCHENKEL, «Saint-Maurice», in *Helvetia Sacra*, Abt. III, Bd. 1, Erster Teil, *Frühe Klöster, die Benediktiner und Benediktinerinnen in der Schweiz*, Bern, 1986, p. 304-320.

Regula GLATZ, *Hohlglasfunde der Region Biel. Zur Glasproduktion im Jura*, Bern, 1991.

E[ugène] GROS, *Le Pèlerin à St-Maurice d'Agaune, en Valais*, St-Maurice, 1906.

Eugen GRUBER, *Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter*, Freiburg, 1932.

Daniel GUTSCHER, *Das Grossmünster in Zürich. Eine baugeschichtliche Monographie*, Bern, 1983 (*Beiträge zur Kunstgeschichte der Schweiz*, 5).

Lieselotte HANSMANN und Lenz KRISS-RETENBECK, *Amulett und Talisman. Erscheinungsform und Geschichte*, München, 1966.

Heinz HORAT, *Flühli-Glas*, Bern/Stuttgart, 1986.

Hiltrud KIER, *Schmuckfußböden in Renaissance und Barock*, München, 1976 (*Kunstwissenschaftliche Studien*, Bd. XLIX).

*Kunstführer durch die Schweiz*, III, hg. v. Alfred A. SCHMID, 5. Aufl., Wabern, 1982.

Franz MACHILEK, «Privatfrömmigkeit und Staatsfrömmigkeit», in Ferdinand SEIBT (Hg.), *Kaiser Karl IV. Staatsmann und Mäzen*, München, 1978, p. 87-101.

*Machines et métiers. Aspects de l'industrie vaudoise du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. (Catalogue d'exposition, Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne), Lausanne, 1994.

Jürg MANSER (u.a.), *Richtstätte und Wasenplatz in Emmenbrücke (16.-19. Jahrhundert). Archäologische und historische Untersuchungen zur Geschichte von Strafrechtspflege und Tierhaltung in Luzern*, Basel, 1992 (*Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters*, 18/19).

N[icolas] PEISSARD, *La Découverte du tombeau de saint Maurice, martyr d'Agaune, à Saint-Maurice en Valais*, St-Maurice, 1922.

Christine PROHASKA-GROSS, «Die Glas- und Schmelztiegelfunde aus dem gemauerten Schacht bei St. Peter und Paul», in *Hirsau St. Peter und Paul 1091-1991*, Stuttgart, 1991, p. 179-198 (*Forschungen und Berichte der Archäologie des Mittelalters in Baden-Württemberg*, 10/1).

Francis DE QUERVAIN, *Steine schweizerischer Kunstdenkmäler*, Zürich, 1979 (*Veröffentlichungen des Instituts für Denkmalpflege an der Eidgenössischen Technischen Hochschule Zürich*, Bd. 3).

Anna RAPP, «Fingerhut», in *Reallexikon zu deutscher Kunstgeschichte*, 8, 1987, col. 1196-1206.

Adolf RIBI, «Ein zeitgenössisches Zeugnis zum Umbau der Zürcher Wasserkirche von 1479-1484», in *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 4, 1942, 2, p. 97-107.

Pierre DE RIVAZ, *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne*, Paris, 1779.

Walter RUPPEN, «Das Oberwallis abseits der Wege von Karl Borromäus», in *Kunst um Karl Borromäus. Alfred A. Schmid zum 60. Geburtstag*, hg. von Bernhard Anderes et al., Luzern, o.J. [1980], p. 165-169.

*Les Saintes Maries. Les Visitandines à Chalon-sur-Saône aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Catalogue d'exposition, Chalon-sur-Saône, 1994.

Édouard SALIN, *La Civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, tome II, *Les sépultures*, Paris, 1952.

Martin SCHMIDHALTER, «Saint-Maurice, distr. de Saint-Maurice: Chapelle de l'Hospice Saint-Jacques», in *Vallesia*, 46, 1991, p. 226-227.

Jürg E. SCHNEIDER und Dieter NIEVERGELT, *Wasserkirche und Helmhaus in Zürich*, Bern, 1988 (*Schweizerische Kunstführer*).

E[rnst], A[lfred] S[TÜCKELBERG], *S. Sigismund, König und Märtyrer. Zur Centennar-Feier 524-1924*, Basel, o. J. [1924].

Jean-Marie THEURILLAT, «L'Abbaye de St-Maurice d'Agaune des origines à la réforme canoniale, 515 - 830 environ», in *Vallesia*, 3, 1948, p. 9-57.

Jean-Marie THEURILLAT, «Textes médiévaux relatifs aux monuments archéologiques de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune», in *Genava*, n.s., 11, 1963, p. 163-173.

Jean-Marie THEURILLAT, «La chapelle des Martyrs à Vérolle. Notes en cours de restauration», in *Les Echos de Saint-Maurice*, 1982, 4, p. 227-234.

Daniel THURRE, «Les trésors ecclésiastiques et leur constitution. Éclairage à travers deux exemples helvétiques: Saint-Maurice et Sion», in *Trésors et routes de pèlerinages dans l'Europe médiévale*. Etudes publiées à l'occasion des journées d'inauguration du Centre Européen d'Art et de Civilisation médiévale à Conques, les 25, 26, 27 et 28 mai 1993, Conques, 1994, p. 77-93.

Susi ULRICH-BOCHSLER, «Diskussion der anthropologischen Befunde an den beigabeführenden Gräbern im Spiegel der Anthropologie und Volkskunde», in René BACHER et al., *Aegerten. Die spätrömischen Anlagen und der Friedhof der Kirche Bürglen*, Bern, 1990, p. 120-124.

*Vie des Pères du Jura*, éd. et trad. François Martine, Paris, 1968 (*Sources chrétiennes*, 142).

Emil VOGT und Hermann HERTER, *Wasserkirche und Helmhaus in Zürich*, Zürich, 1943.

*Vorromanische Kirchenbauten. Katalog der Denkmäler bis zum Ausgang der Ottonen*, hg. v. Friedrich OSWALD, Leo SCHÄFER und Hans Rudolf SENNHAUSER (*Veröffentlichungen des Zentralinstituts für Kunstgeschichte in München*, III/1), München 1966-71 (Neudruck, München, 1990).

Angela WEYER, «Zur frühmittelalterlichen Stuckdekoration des Klosters Disentis. Die unfigürlichen Stuckfragmente aus den Grabungen 1906-1934», in *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 49, 1992, 4, p. 287-314.

Maurice ZUFFEREY, *Die Abtei Saint-Maurice d'Agaune im Hochmittelalter (830-1258)*, Göttingen, 1988 (*Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte*, 88).

*Die Zürcher Stadtheiligen Felix und Regula. Legenden, Reliquien, Geschichte und ihre Botschaft im Licht moderner Forschung*, hg. v. Hansueli F. ETTER, Urs BAUR, Jürg HANSER und Jürg E. SCHNEIDER, Zürich, 1988.